

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7<sup>ME</sup> ANNÉE, No 332—SAMEDI, 13 SEPTEMBRE 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



SALON DE 1890. — UNE SOUBRETTE LOUIS XV.—TABLEAU DE M. MONGINOT

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 SEPTEMBRE 1890

## SOMMAIRE

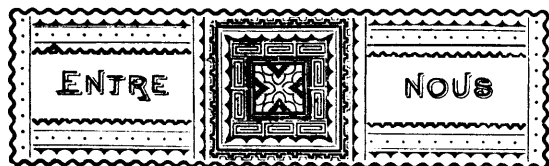
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—L'anglification, par Pierre Bédard.—Le premier parlement canadien, par P.-G. Roy.—Poésie : Les arbres, par Jean Rambeau.—Une visite au cimetière, par Mathias Filion. Le coussinet, par Sylvius.—La sainte Russie, par le comte Paul Vasili.—Poésie : Le portrait, par Théophile Gautier.—Notes de voyage par G.-A. Dumont.—Nos gravures.—Exposition des Beaux-Arts.—Nos primes : Liste des numéros gagnants.—Bonnes espèces de courage.—Notes et faits, par J.-Alcide.—Découvertes et inventions.—Feuilleton : Le Régiment (suite).—Nouvelles à la main.

GRAVURES : Salon de 1890 : Une soubrette sous Louis XV.—Vues extérieure et intérieure de l'église de Sainte-Aune de la Pointe-au-Père.—La rivière des Chênes (lac Saint-Jean).—New-York : La première exécution par l'électricité.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	350
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



PRÈS un mois d'absence, j'ai trouvé Québec tout changé.

En plusieurs endroits de la ville, même dans le quartier le moins commercial, le plus tranquille et le plus silencieux d'ordinaire, j'ai remarqué, dès le lendemain de mon retour, des groupes d'hommes parlant bas, à l'air mystérieux, puis se quittant brusquement, les uns continuant leur marche pour s'arrêter bientôt et semblant plon-

gés dans un abîme de réflexions très graves ; d'autres traversant la rue pour aller à la rencontre de promeneurs non moins préoccupés et, sans mot dire, tirer des profondeurs de leur gilet un objet qu'ils se montraient d'un air plus grave encore, les sourcils en accents circonflexes, l'œil ardent et les lèvres en pointe en affectant un profond étonnement.

Parfois, avant d'aller plus loin, ils se disaient quelques mots dont je ne comprenais pas le sens :

—Numéro un... dix lots !!!

—J'en suis... hein ?

—Entendu...

Dans les clubs, les hôtels, les bureaux, mêmes allures, mêmes mots échangés tout bas, bien bas.

—Mais on conspire donc, à Québec, dis-je à un de mes amis, en lui faisant part de mes observations.

—Si vous allez à Montréal, vous verrez la même chose, et il est arrivé dernièrement des Français,

des Allemands, des Italiens, etc., qui se montrent le même objet en se disant les mêmes choses.

—Ce sont des socialistes qui préparent un coup, ou des amis de Drumont qui vont expédier les Juifs dans un monde meilleur ?

—Pas du tout, ces gens là appartiennent, il est vrai, à toutes les classes de la société, mais ils sont tous d'humeur très pacifique et ne rêvent le renversement d'aucun ordre de choses établi, ni la destruction des fils de Moïse.

—Mais cette chose qu'ils se montrent ?

—Tout simplement un minéral, un morceau d'amiante....

\* \* De l'amiante !...

Vous avez sans doute lu autrefois une brochure de Montpetit intitulée : *L'Amiante ! c'est le million!* dans laquelle l'auteur donne des renseignements intéressants sur ce minéral et prévoit l'avenir réservé à son exploitation.

Les millions sont-ils arrivés ? pas encore peut être, mais ils sont sur le chemin du Canada, car partout sur les marchés de France, d'Angleterre et d'Allemagne on s'occupe de ce produit qui s'emploie de mille manières déjà, alors qu'il était une rareté il y a quinze ans encore.

On le mélange avec la soie dans les tissus, on en fait du papier, du carton, de la peinture, des chapeaux, des pipes et on l'emploie dans presque tous les genres d'industrie et tout ce que l'on craint c'est que notre pays n'en produise pas assez.

Dieu merci ! la réserve emmagasinée est tellement grande qu'il faudra des siècles pour l'épuiser.

\* \* Donc, l'amiante est à l'ordre du jour, chacun s'en occupe, tous font des rêves de fortune, et je ne puis blâmer personne, puisque moi même j'ai ressenti les premiers frissons de cette fièvre qui passe à l'état d'épidémie, non prévue par les conseils d'hygiène.

Voulant voir des mines d'amiante, j'ai demandé où il en existait et on me dit de prendre le chemin de fer du Québec Central et de m'arrêter à Thetford-Mines.

Rien d'étrange sur le parcours ; on récolte, où on a déjà moissonné, c'est la Beauce, charmant pays qui nourrit bien ses habitants.

Rien de curieux non plus en entrant dans le comté de Mégantic et l'on arrive à Thetford-Mines. Contrée bouleversée, sens dessus dessous, cailloux à droite, pierres à gauche, tranchées, déblais, remblais partout.

Le village est tout nouveau ; moulins, manufactures, habitations, tout est neuf, on a construit cent maisons depuis deux mois, la plus ancienne a douze ou treize ans, et toute cette nouveauté, toute cette jeunesse de village, en passe de devenir ville, est due à l'amiante, vieille de cinq cent mille ans peut-être, et dont la découverte date pour ainsi dire d'hier.

Tout est neuf, tout, jusqu'au docteur Morin, un de mes ex-copains du journalisme qui a abandonné la plume pour prendre le scalpel et qui s'est déjà fait une très belle clientèle. Ce jeune médecin doublé d'un chimiste a devant lui un très bel avenir.

La maison de pension où il me conduit est neuve aussi, puisque les ouvriers travaillent encore au complément de son installation. Le propriétaire, M. Joseph Boissonneault, tient très bien son établissement ; les lits sont doux, les draps blancs, et la cuisine excellente. Je n'en suis pas fâché, la poussière d'amiante me pique les yeux, et je sens que je dormirai bien.

Est-il sûr que je dormirai ?

Neuf aussi le chemin de fer qui n'a pas encore, paraît-il, l'âge de raison, car ses trains partent et arrivent un peu à l'aventure, sans s'inquiéter de l'indicateur.

Neuve et modeste l'église qui devient trop petite.

Pas tout à fait neuf le curé, M. D'Auteuil, cela est bien heureux, car il faut une bonne tête et une poigne solide pour tenir cette population de mineurs actifs, courageux, travailleurs, mais un peu rudes et difficiles à manier. Très aimé, le curé

\* \* Neuves encore les fortunes comme je l'apprends en soupant.

Il y a une douzaine d'années, M.M. Johnson et

Ward, tous deux cultivateurs peu fortunés découvrirent des gisements d'amiante, dont la demande était encore limitée ; ce précieux minéral valait alors trente-cinq piastres la tonne, il fallait le transporter en voiture à dix lieues de là, et malgré tout les bénéfices étaient très beaux. On travaillait au pic et au marteau, sans machine. Aujourd'hui les associés sont riches et l'un d'eux, M. Johnson est membre (côté gauche) de l'Assemblée Législative.

Six compagnies existent actuellement dans la région de Thetford :

Compagnie King et frères ;

" Bell Asbesto ;

" Ward et frères ;

" Johnson et Irvine ;

" Murphy ;

" Lucke et Mitchell.

Ces exploitateurs occupent 350 à 400 hommes pendant toute l'année, car on ne chôme jamais, et nul ne s'en plaint ; on manque même d'ouvriers en ce moment, bref il y a plus de demandes que de productions, et plus d'amiante que de bras.

Au reste, vous verrez tout cela quand vous serez vous même entraîné dans le mouvement, comme il arrivera sous peu, sans doute, que vous vous occuperez d'amiante comme les autres et que vous irez à la découverte dans Thetford, Coleraine, Ireland, Wolfestown, Adstock et autres cantons où l'on exploite l'amiante.

Vous ferez des explorations aussi, vous trouverez de l'amiante, vous formerez une compagnie, vous vendrez vos actions des prix fous et tous les abonnés du MONDE ILLUSTRÉ deviendront riches.

\* \* J'étais couché depuis une heure environ et je luttai contre le sommeil qui me fermait les yeux et le froid (un froid d'été, le plus absurde) qui me secouait ; j'avais même un peu perdu de vue les choses réelles pour errer dans les domaines du rêve aux horizons immenses....

Je me trouvais au milieu d'une vaste plaine déformée par des amas de pierres qui grandissaient à vue d'œil, autant que j'ai pu en juger au travers de mes paupières closes ; les machines à vapeur faisaient grand train, les perforatrices s'enfonçaient dans la roche, les mines sautaient, et tout autour de grands trous, bruisait une foule d'hommes agités, échangeant des masses d'amiante contre des tas d'or qui se transformaient aussitôt en jolies villas, en voitures, chevaux de luxe, meutes de...

Tout le monde semblait heureux et moi-même, profitant de ce bonheur général, je maniais des billets de banque, je payais mes dettes et je rentrais dans mes créances....

Mais le froid me pinçait toujours et me donnait la chair de poule, quand je crus entendre une voix :

—Au feu ! au feu !

Singulière produit d'imagination souffrante, je rêvais feu quand j'avais froid, comme on rêve repas pantagruélique et mangeaille à bouche que veux-tu alors qu'on a l'estomac vide.

Puis, je me souviens de cris d'enfant ; il y en avait un couché dans une chambre située au-dessus de ma tête.

—Levez-vous, vite, entendez-vous ?

—Allons donc, c'est l'enfant qui s'éveille, dormons....

Mais le bruit redouble et je commençais à trouver que si le même tapage se renouvelait chaque fois que le bambin s'éveillait, le séjour de la maison devrait devenir difficile, quand la porte s'ouvrit brusquement, je me sentis tirer par le bras... ; c'était une bonne vieille femme qui me criait à tue-tête :

—Mais sauvez-vous donc, on va tous brûler... !

Je sautai à bas de mon lit, la chambre était pleine de fumée, on criait partout, ou s'agitait et dominant toutes les voix, un homme gémissait : " Pas d'assurance ! Pas d'assurance ".

Deux mots me mirent au courant de la situation :

Le feu n'était pas à la maison ; c'était la boulangerie voisine qui brûlait, mais comme elle était située à quelques pas de chez nous et que le vent portait les flammes de notre côté, on courait de grandes chances de flamber aussi.

Celui qui criait le plus était le boulanger, par faitement assuré malgré ses gémissements.

Il aurait dû, cependant, être un peu habitué à ce genre d'aventures, puisque c'était la troisième ou quatrième fois qu'il brûlait depuis quatre mois. La construction du four était, dit-on, très défectueuse ; mais quoiqu'il en soit, il est évident qu'il devait y avoir quelque chose quelque part.

Le Dr Morin, levé le premier en toute hâte, s'était bravement mis à la pompe et chacun ayant jeté un peu d'eau sur le feu et beaucoup à côté, on réussit à tout éteindre après une heure de travail.

Tant d'ardeur avait altéré les travailleurs, et l'un d'eux ayant demandé de l'eau fraîche, un voisin lui apporta aussitôt une tasse pleine.

A peine avait-il avalé une gorgée de son contenu qu'il demeura bouche béante, puis se livra à des contorsions étranges et finit par crier :

— Je suis brûlé. . . j'ai la gorge en feu.

Ce n'était pas de l'eau, mais du whiskey pur et à triple force.

Et ce fut avec satisfaction que je regagnai plus tard mon lit, en songeant aux étranges choses que je venais de voir : un assuré qui gémissait, un incendie dans un pays producteur de matières combustibles et l'eau changée en alcool.

Le lendemain j'appris qu'en réalité on se piquait beaucoup le nez dans cette localité, où la vente de boissons fermentées est interdite, et que le village était toujours menacé de destruction, faute de moyens suffisants pour combattre un incendie.

Pour le moment je voulus reprendre mon rêve où je l'avais laissé, mais le fil était rompu et j'en fus réduit à faire un autre songe dans lequel le boulanger, l'alcool et les ruines amoncelées jouaient un grand rôle.

Je ne vous dirai pas toute la vérité sur le reste de mon séjour en ce pays, mais je puis assurer que je découvris d'excellents gisements d'amiante, et que j'espère en tirer parti.

\* \* Assez causé de choses dont le succès est aussi hypothétique, c'est à-dire de fortune, d'avenir, etc., deux mots au sujet non de rêves mais de réalités.

Ainsi que vous le savez, notre artiste P. Hébert est arrivé il y a quelque jours avec deux œuvres terminées. Une famille d'Abénaquis, groupe splendide en bronze, érigé à l'entrée principale du Palais du gouvernement de Québec, au-dessous de la fontaine monumentale, et Frontenac, statue de bronze également qui va se dresser à la place qui lui est réservée dans la façade du même palais.

Nos hommes d'état ont enfin compris que l'histoire d'un peuple ne s'écrit pas seulement sur le parchemin, mais se complète par le bronze. L'écrivain, le peintre et le sculpteur, sont les trois unités qui travaillent constamment à perpétuer la mémoire de nos grands hommes et de leurs hauts faits. Les anciens le savaient si bien que c'est souvent grâce aux œuvres de marbre et de bronze qu'ils ont laissées, que nous éclaircissons des points qui, sans cela, seraient restés un peu obscurs pour nous. Une statue, une simple médaille parfois, valent un volume d'histoire, et la Famille d'Abénaquis d'Hébert, sera la seule qui restera bientôt de toute une race qui disparaît, et c'est dans cette œuvre faite avec soin que les historiens et les ethnologues de l'avenir étudieront les traits et caractères distinctifs de cette nation qui n'aura plus de représentants.

Je ne puis, à la fin d'une causerie entrer dans les considérations que méritent ces bronzes qui ont coûté à son auteur des années de travail, mais j'y reviendrai après leur inauguration qui aura lieu vers le 15 de ce mois, si je suis bien informé.

Hébert ne restera que très peu de temps en Canada, car là-bas, son atelier de Paris réclame sa présence et il se hâtera d'y retourner afin de terminer ses œuvres ébauchées : Lévis, Moncalm, la Poésie, l'Histoire, la Religion, la Patrie, etc.

Les citoyens de Montréal vont-ils se montrer dignes de notre artiste et d'eux mêmes ?

Ils offrent banquets, réceptions et bals au jeune prince de Galles, dont le principal mérite jusqu'à présent est d'être le fils de son papa, mais qui a, je le reconnais, droit à des égards spéciaux, que vont-ils faire pour un Canadien qui s'est fait un nom et qui occupe une place remarquable dans le monde artistique ?

Quand Polygnote eut peint, à Delphes, la prise de

Troie, les représentants des cités grecques lui adressèrent des remerciements solennels et lui assignèrent des logements, aux frais du trésor public dans toutes les villes de la Grèce.

*Lein Ledieu*

## L'ANGLIFICATION

ÉTUDE

Comme je vous l'ai promis, ami lecteur, je reviens sur cette importante question de l'anglification, et nous allons l'étudier ensemble sur toutes les faces.

Remontons cinquante-trois ans en arrière, et voyons : Le pays est dans une agitation extrême ; les troupes anglaises parcourent les campagnes, portant en tous lieux la terreur et la dévastation, inondant la contrée d'un sang innocent.

Mais quels sont ces hommes, munis de fusils de chasse, de faux, de haches, qui, malgré leur petit nombre, défendent avec le courage du lion leur église profanée, leurs femmes et leurs enfants bien-aimés ? Ah ! admirons l'héroïsme, la bravoure de ces martyrs de la liberté ! Inclignons-nous, ce sont nos pères !

Mais pourquoi ces combats sanglants, pourquoi ces cris, ces gémissements, pourquoi cette immense douleur, cette grande désolation, pourquoi tous ces échafauds terrifiants ? . . . Pourquoi ! . . . Demandez à l'histoire ! Elle vous dira que nos pères, depuis le traité honteux de Paris, ont été bafoués et méprisés.

Les maîtres voulaient les anglifier, leur arracher cette foi sublime qui guidait comme un phare lumineux, leur marche sur l'océan du temps, cette langue si belle qu'ont parlé les Racine et les Corneille, ces institutions nombreuses qui, par leur vitalité, semblaient assurer aux Canadiens-Français un avenir glorieux, ces lois basées sur la plus haute sagesse, ces coutumes dont la simplicité et la douceur provoquaient l'admiration des étrangers.

Heureusement, John Bull n'a pu réussir, et pourquoi ? Parceque nous avons toujours eu à nos côtés un homme qui par sa noblesse, son désintéressement et son patriotisme, a été le protecteur envoyé de Dieu pour veiller aux intérêts de notre race : j'ai nommé le prêtre !

Les patriotes de trente-sept furent défaits, mais leur cause fut conquise ; cette révolte a eu sur nos destinées, quoiqu'en disent plusieurs de nos historiens, un bon effet ; elle montra pour toujours aux Anglais l'impossibilité de nous ravir par la force ce que nous avons de plus cher, notre foi et notre langue. Voyant dans le prêtre canadien l'homme invincible contre lequel se heurteraient en vain tous leurs projets d'anglification, les fils d'Albion accablèrent de leur haine et de leurs sarcasmes ce précieux défenseur de nos droits ; mais tant que notre peuple aura le bonheur de posséder dans son sein des prêtres comprenant la haute et sublime mission qui leur est assignée dans ce pays d'avenir, le drapeau national sera respecté partout où il déploiera ses replis gracieux ses trois belles couleurs.

Depuis cinquante ans, les Canadiens-français ont prospéré ; puisant en eux mêmes cette force étonnante, cette activité incroyable qui effrayent plus qu'on le croit les vainqueurs de 1760, ils couvrent à l'heure qu'il est une immense étendue de pays.

La fécondité de la femme canadienne est devenue le cauchemar de John Bull ; il n'est pas rare de trouver parmi nous une famille composée de dix à quinze enfants ; à quoi cela est-il dû ? à la simplicité de nos mœurs, à notre amour du foyer et à nos habitudes régulières.

Messieurs les Anglais comprennent tout cela ; ils savent bien que nous tenons à notre foi, parce que c'est elle qui nous a rendus forts, et à notre langue parce que nous la tenons de nos pères mourant pour la liberté sur les vastes plaines d'Abraham, en jetant au vent avec leur dernier soupir ces pa-

roles sublimes dont l'écho est parvenu jusqu'à nous : Vive la France !

N'ayant pu réussir dans leurs premiers projets d'anglification, ils en essaient un autre, peut être plus dangereux, parcequ'il a une apparence qui charme et qui entraîne : celui des titres, des récompenses en un mot de tout ce qui flatte l'orgueil humain.

(A suivre)

*Pierre Bidard*

## LE PREMIER PARLEMENT CANADIEN

Par la constitution qui entra en vigueur le 26 décembre 1791, le Canada fut divisé en Haut et Bas-Canada.

Au mois de mai 1792, le Bas-Canada fut subdivisé en 6 collèges électoraux urbains et en 21 comtés ou collèges électoraux ruraux, élisant chacun deux membres, excepté trois qui n'eurent le droit que d'en élire un chacun.

Ce parlement eut quatre sessions : la première ouverte le 17 décembre 1792 fut prorogée le 9 mai 1793, la deuxième ouverte le 11 novembre 1793 fut prorogée le 31 mai 1794, la troisième ouverte le 5 janvier 1795 fut prorogée le 7 mai 1795 et enfin la quatrième ouverte le 20 novembre 1795 fut prorogée le 7 mai 1796.

Voici les noms des députés élus pour ce parlement :

*Gaspé* : Ed. O'Hara.

*Cornwallis* : P. S. Panet ; Jean Digé.

*Devon* : Frs. Dambourgès ; Jas. Tod.

*Hertford* : P. Marcoux ; Louis Dunière.

*Dorchester* : G. E. Taschereau ; L. de Salaberry.

*Buckinghamshire* : A. Juc. Duchesnay ; J. M. Tonnancour.

*William-Henry* : John Barnes.

*Richelieu* : Pierre Guerout ; Benj. Cherrier.

*Bedford* : J. B. M. H. de Rouville.

*Surrey* : Philippe de Rocheblave ; Franc. Mailhiot.

*Kent* : René. Boileau ; Pierre Legras Pierre-ville.

*Huntingdon* : Hyp. St-George Dupré ; G. C. Lorimier.

*York* : M. E. G. de Lotbinière ; P. G. de Bonne.

*Montréal* : Jos. Papineau ; James Walker.

*Montréal-ouest* : James McGill ; J. B. Durocher.

*Montréal-est* : Joseph Frobisher ; John Richardson.

*Essingham* : Jacob Jordan, Joseph La Croix.

*Leinster* : Frs. Ant. Laroque ; Bonav. Panet.

*Warwick* : P. P. M. La Valtrie ; Louis Olivier.

*Trois-Rivières* : John Lees ; Nicholas St Martin.

*Saint-Maurice* : Thomas Coffin ; Augustin Rivard.

*Hampshire* : Mathew McNider ; Jean Boudreau.

*Quebec* : L. de Salaberry ; David Lynd.

*Quebec haute-ville* : J. Ant. Panet ; William Grant.

*Quebec basse-ville* : Robert Lester ; John Young.

*Northumberland* : Pierre Bédard ; Joseph Dufour.

*Orléans* : Nic. Gaspard Boisseau.

Le parlement siégea dans le palais épiscopal, édifice brûlé il y a sept ou huit ans et situé à l'endroit même où l'on va élever l'hôtel Fortress à la haute ville de Québec.

Les députés s'occupèrent de l'éducation, des finances, des charges seigneuriales, des chemins, du numéraire en cours dans le pays, etc., etc.

La chambre était divisée en deux camps : le parti anglais composé de seize membres que les Canadiens avaient élus pour montrer leur désir de voir régner la concorde, et le parti canadien qui avait pour chef M. Panet.

*Pierre Georges Roy*





## LES ARBRES

Les arbres aiment l'homme ; ils sont bons et joyeux ;  
Quand sous son dais royal messidor trône aux cieus  
Epanchant d'après jets de laves,  
Ils ont pour vous l'ombre et des dômes épais  
Et des éventails verts qu'ils agitent en paix  
Comme de noirs esclaves.

Ils sont nos protecteurs graves et vigilants,  
Ils chassent loin de nous les miasmes violets  
De leurs salutaires ramées,  
Et quand mai vient fleurir les branches et leurs cœurs,  
Ils pleurent, attendris sur les amants vainqueurs,  
Des larmes embaumées.

Ils plongent dans le sol des soupirs palpitants ;  
Ils pompent à longs traits les rayons du printemps,  
L'azur des flots, les sucres des plaines,  
Puis, comme des savants très doux et très instruits,  
Artistement, ils font des fleurs, ils font des fruits  
Qu'ils offrent à mains pleines.

A la coupe du ciel ils boivent la clarté,  
Ils s'enivrent d'aurore, et se gorgent d'été,  
Ils remplissent leurs cœurs de joie,  
Et quand sonne le glas des automnes vermeils,  
Leurs troncs morts font briller les antiques soleils  
Dans l'âtre qui rougeoit.

Jadis, quand ils poussaient fangeux et colossaux,  
Obscurcissant le jour et déplaçant les eaux  
De leurs gigantesques dépouilles,  
Ils nous aimaient déjà, nous qui n'étions pas nés :  
Ils mirent dans le globe auguste aux flancs ignés  
Le trésor noir des houilles.

Ils sont nos grands aïeux dans ce vieux monde amer,  
Ils nous couvrent sur terre, ils nous portent sur mer,  
Et dans les forêts murmurantes,  
Quand l'homme ouvre leurs troncs de son glaive assassin,  
Ils donnent à celui qui leur meurtrit le sein  
Des gommés odorantes.

Bons arbres, fleurissez sur les hommes méchants !  
Que Dieu peuple vos fronts de brises et de chants,  
Que l'azur baigne vos ramées !  
Protégez de vos bras nos toits et nos moissons  
Et jetez au printemps toutes vos floraisons  
Aux pieds de nos aimées !

Arbres majestueux ou frêles arbrisseaux,  
O vous tous qui donnez de la mousse aux oiseaux,  
Des bâtons au mendiant blême,  
Témoins de nos plaisirs et témoins de nos deuils,  
Qui faites nos berceaux, qui ferez nos cercueils,  
Bons arbres, je vous aime !

JEAN RAMEAU.

## UNE VISITE AU CIMETIÈRE

Pourquoi suis-je entré là ? L'endroit n'avait  
pourtant rien d'attrayant pour un homme qui  
s'ennuie et cherche des distractions, endroit si-  
nistre, lugubre, où les arbres portent des fruits  
que l'on ne mange pas, où les fleurs n'épanouissent  
et se fannent sans être cueillies, où les croix s'é-  
lèvent sur des monticules de terre recouvrant  
des squelettes, où la mort règne en souveraine.  
Pourquoi, le sais-je moi ?

J'y suis entré avec toute l'indifférence d'un  
homme qui ne sait pas où diriger ses pas, j'y suis  
entré avec toute l'indifférence d'un homme habitué  
à voir la mort tous les jours, et sous toutes ses  
faces ; d'un homme qui, à force de voir les gens suc-  
comber autour de lui, en est venu à se croire in-  
vulnérable et à penser que la mort n'existe pas  
pour lui.

Il faisait sombre dans la cité des morts ; les  
arbres, avec leurs feuillages épais, interceptaient  
les rayons du soleil, pourtant bien brillants ce jour  
là ; les blanches pierres avec leurs noires inscrip-  
tions donnaient une lueur blafarde qui jetait le  
froid au cœur.

Sur chaque pierre je lisais des noms de parents,  
d'amis, de connaissances, morts, déchirés, mangés  
par les vers, réduits en poussière, annéantis...  
oubliés. Oubliés ! Pourquoi cacher le mot ?  
Oubliés par leurs parents, leurs amis, oubliés par  
ceux qu'ils avaient aimés.

Je me faisais ces réflexions tristes et froides en  
entrant dans le cimetière de mon village. Je n'y  
vis que trois personnes, un enfant, une femme en  
deuil et un vieillard. La femme agenouillée sur  
une tombe pria et pleurait un enfant, un époux,  
un père, peut-être. Le vieillard et l'enfant ne  
pleuraient pas eux. Le petit garçon jouait dans  
les allées ; à son âge on pleure la perte d'un jou-  
jou, mais on ne pleure pas dans un cimetière.

Mais le vieillard qui voyait déjà s'ouvrir la  
tombe, dont les cheveux blanchis annonçaient l'hi-  
ver et la mort, dont les doigts amaigris et déchar-  
nés, tremblaient sous la brise de l'automne naissant ;  
le vieillard qui n'avait plus d'espoir, il ne pleurait  
pas.

Il ne pleurait pas, agenouillé au pied de la  
grande croix, il ne pleurait pas parce qu'il avait  
vécu et qu'il avait connu la vie. Il ne pleurait pas,  
parce que la tombe est le berceau d'une vie belle,  
glorieuse, éternelle, surtout lorsque cette tombe est  
creusée au pied de la grande croix ; la grande croix  
sur laquelle est mort le Sauveur ; la grande croix  
qui étend ses longs bras et embrasse le monde  
dans une vaste étreinte d'amour, de charité et de  
pardon ; la grande croix qui dit au vieillard : " Ne  
crains pas la tombe puisque la tombe a reçu un  
Dieu, ne crains pas de mourir puisqu'un Dieu est  
mort ".

Tu as raison, vieillard, ne pleurs pas ! C'est à  
moi de pleurer, c'est à l'enfant qui joue là-bas. Tu  
as fini ta carrière, j'ai commencé la mienne. Tout  
est désolation et ténèbres autour de moi et dans  
moi. L'avenir que l'on dit si beau et si riant, c'est  
un chaos immense, c'est un abîme rempli de té-  
nèbres épaisses où l'œil ne pénètre pas, l'avenir  
m'éffraie.

C'est à moi de pleurer !

J'ai toute la vigueur et l'énergie de la jeunesse,  
mes cheveux ne blanchissent pas ; mais les rayons  
du soleil sont brillants aujourd'hui, mais les arbres  
sont couverts d'un vert feuillage, et cependant  
dans quelques jours le soleil ne donnera qu'une lu-  
mière incéaise et blafarde, les feuilles des arbres  
rougiront et seront dispersées par le vent.

La vie est une coupe remplie de miel pour l'en-  
fant qui y trempe les lèvres, et de fiel pour le vieil-  
lard qui vient d'y boire !

La vie, c'est l'inconnu, l'incompréhensible, le  
mystère !

Amour, ambition, orgueil, richesse, vanité !  
Désillusion, espoir déçu, châteaux écroulés, orgueil  
humilié, désenchantement ! Projets annéantis,  
serments d'amitié aussitôt violés, trahison, déses-  
poir !

Tu as connu tout cela, toi vieillard. Voilà pour-  
quoi tu ne pleurs pas en te penchant pour regarder  
le fond de la tombe où tu seras couché de-  
main. Tu as vu des gens courir au bonheur et  
mourir au moment où ils croyaient l'atteindre.  
Voyageur de vingt ans, je cherche moi aussi le  
bonheur. Le trouverais-je jamais ! Cependant la  
destinée a des armes puissantes pour me com-  
battre ; le moindre accident, l'imprudence la plus  
légère peuvent servir sa cruauté.

Tout peut l'aider dans sa vengeance contre un  
homme qui cherche le bonheur, et qui peut-être l'a  
trouvé. La brise froide du soir, après une journée  
brûlante, ne peut-elle pas me donner le frisson avec  
la mort ? Le pont de bois jeté sur les eaux tumultueuses  
de la rivière ne peut-il pas tout à coup de-  
venir perfide et se rompre pour me punir d'être at-  
tendu avec trop d'impatience sur l'autre bord, par  
ma mère ? Ces hauts rochers qui couvrent la mon-  
tagne, et que les glaces de l'hiver ont fendus de  
toutes parts ne peuvent-ils pas se détacher, et rou-  
ler sur moi à mon passage ? Que dis-je, le caillou  
que tient cet enfant qui joue à l'autre bout du ci-  
metière, et qu'il va jeter en riant, aux arbres, ne  
suffit-il pas pour me donner la mort ?

C'est pourquoi je dois pleurer !

Le monde entier se révolte contre le bonheur.  
La société le poursuit, la nature le maudit. Sitôt  
qu'elle le comprend elle donne l'alarme, et tous les  
éléments se conjurent ; la foudre est avertie.

Ce n'est pas permis sur la terre de savourer les  
suprêmes délices, la joie sans trouble et sans mé-  
lange, d'avoir ensemble l'extase du cœur et le dé-  
lice de l'amour...

Le bonheur, le véritable bonheur, ils l'éprouvent  
peut-être ceux-là qui dorment dans la tombe.

Je me faisais ces réflexions lorsque je m'aperçus  
que j'étais seul. Femme, enfant, vieillard étaient  
disparus. Je me levai, et je sortis triste et accablé  
du petit cimetière de mon village.

*Mathias Pilon*

## LE COUSSINET

— Mon Dieu, mon ami, je sais combien il t'est  
pénible, à toi qui n'aimes pas le monde, de con-  
duire ma mère à cette soirée que donnent aujour-  
d'hui Vertuchin. Mais je t'en prie, fais-le pour  
moi. Crois bien que si je n'étais pas aussi souf-  
frante, je serais allée à cette fête et t'aurais épargné  
cette corvée.

— Eh bien, soit, ma petite femme ; ne te tour-  
mente pas. Je serai le chevalier servant de la belle-  
maman. Singulier travers que celui de ne pas  
savoir vieillir ! En somme, elle a la cinquantaine,  
ta mère, et elle ne veut pas s'en apercevoir. Pen-  
ses-tu, par hasard, qu'avec sa manie de s'habiller  
comme une jeune, ses prétentions à la coquetterie,  
cette infatuation d'elle-même qui perce à chaque  
instant, elle ne soit pas l'objet des gorges-chaudes  
de toute la ville de Tours ? Sa couturière lui fait  
croire des bourdes de première grandeur. A t-elle  
envie d'écouler une marchandise dont elle ne trouve  
pas à se débarrasser, elle l'endosse à la belle-  
maman en l'assurant que c'est la dernière mode de  
Paris.

— Que veux-tu, Gaston, il faut être indulgent ;  
chacun a ses travers en ce monde !... Mais j'y  
pense, mon ami, ta sœur arrive demain avec son  
bébé ; n'as-tu pas oublié d'acheter quelques jouets  
pour cet enfant ?

— Du tout. Nous sommes à la tête d'une ména-  
gerie, d'un lapin qui joue du tambour, d'un petit  
chemin de fer mécanique, voire même d'un bibelot  
qu'un camelot m'a vendu vingt sous en m'assurant  
que c'était la dernière invention nouvelle. Tout  
cela est posé dans le petit salon.

Le dialogue des époux Duverrier fut interrompu  
à ce point par l'arrivée de Mme de la Coccardière,  
" la belle-maman ", comme l'appelait Gaston.

— Voyons, n'ai-je rien oublié ? fit cette dernière  
en entrant. Les gants... les souliers de satin...  
les... Oh ! et le coussinet que je perdais de vue !...  
Marceline, cria-t-elle aussitôt dans l'antichambre,  
Marceline.

A cet appel apparut une jeune bonne à l'aspect  
assez naïf.

— Ça, ma fille, lui dit Mme de la Coccardière,  
vous trouverez dans le petit salon un objet en  
caoutchouc que j'y ai déposé.

— Bien, madame.

— Vous le prendrez et vous le placerez dans ma  
tournure. Il vous suffira de découdre celle-ci, d'y  
introduire le coussinet et de refaire la couture  
ensuite.

— Bien, madame.

— " Bien, madame ; bien, madame " ; êtes-vous  
sûre au moins de ne pas vous tromper ? Il y a à  
peine huit jours que vous avez quitté votre village  
et vous n'êtes pas au courant de tous les détails  
de la toilette d'une dame.

— Je connais la tournure de madame et il ne  
sera pas difficile d'y introduire l'objet en caout-  
chouc dont parle madame ; cela sera fait en un  
tour de main, dit Marceline en se retirant.

— Me sera-t-il permis de vous demander, belle-  
maman, interrogea Gaston, en quoi consiste ce  
coussinet qui... ?

— La dernière nouveauté de Paris, mon gendre ;  
Mlle Angélique, ma couturière, m'en a expliqué  
l'usage. Posé dans la tournure, ce coussinet em-  
pêche la robe de se froisser lorsqu'on s'assied.  
Ainsi, pas de faux pli. Bien mieux, l'on se trouve  
plus à l'aise en son fauteuil ou sur son siège.

— C'est parfait ; du reste, du moment où Mlle  
Angélique a prononcé...

— Il est de fait, mon gendre, que Paris nous

## LA SAINTE RUSSIE

Voici quelques passages extraits du magnifique ouvrage publié par la maison Didot, de Paris, sur la Russie, ses hommes, ses mœurs, ses institutions :

## LA COUR DE RUSSIE

envie cette tailleuse. Elle vient d'achever ma robe Pompadour que je porterai ce soir... une merveille tout simplement. Entre nous, personne n'en aura une de semblable étoffe ; c'est une nouveauté qu'elle a fait venir spécialement pour moi.

—Encore un rossignol dont elle ne pouvait pas se défaire, fit à mi-voix Gaston à sa femme... Et à quelle heure faut-il faire venir la voiture, belle-maman ? reprit-il tout haut.

—Une voiture ! Mais les Verruchin habitent à quatre pas et, par un temps aussi beau que celui-ci, nous irons à pied, mon gendre.

—Histoire de faire admirer la fameuse robe Pompadour par les passants, murmura Gaston à sa femme.

Le soir venu, Mme de la Cocardière apparut parée comme une châsse. Hélas ! la robe Pompadour était en effet, ainsi que l'avait pensé Gaston, un coupon suranné à grands ramages qui allait valoir à la belle-maman un joli succès d'hiralité. Et dire que c'était la première fois qu'elle allait en soirée chez le Vertuchin !

Peu après, madame de la Cocardière, au bras de son gendre, faisait son entrée dans le salon de réception de ces derniers. Elle fut bien vite entourée par des dames de sa connaissance qui s'exaltaient, non sans sourire, sur le bon goût de sa toilette. La bonne femme prenait tous ces compliments pour argent comptant et était radieuse.

Vint l'instant où Mme Vertuchin invita les dames à prendre des sièges à l'effet d'entendre le concert qui ouvrait la fête. Au moment où Mme de la Cocardière s'assit, ô surprise ! on entendit retentir un bruit étrange. On eût dit un soupir, un son indéfinissable qui ne tenait en rien d'une note musicale. Dans l'entourage, il y eut des rires étouffés tandis que Mme de la Cocardière devenait pourpre, et que Mme Vertuchin blémissait. Phénomène bizarre, la belle-maman, mal à l'aise, fit divers mouvements sur son siège, et ne voilait-il pas qu'à chaque oscillation le bruit compromettant se reproduisait ! C'est au point que le substitut du procureur de la République fit pouffer de rire une jeune et jolie femme, sa voisine, en lui disant à mi-voix :

—Décidément, c'est une infirmité.

Mme de la Cocardière était au supplice. L'aventure s'était répandue dans les salons. Son gendre, mis au courant de ces racontars, le concert terminé s'empressa de l'engager à rentrer. Tous deux sortirent à l'anglaise. La belle-maman suffoquait de colère.

—L'on a ourdi contre moi quelque infâme machination, fit-elle, rageuse, en entrant.

En ce disant, elle se laissa choir de tout son poids sur un fauteuil. Ciel ! en cet instant, la même sonorité vague et inquiétante retentit, suivie cette fois d'une détonation sourde.

—Bon ! s'écria Marceline, la bonne, pour sûr madame vient de casser la mécanique !

—Quelle mécanique ? interrogea Mme de la Cocardière en changeant de couleur.

—Mais la mécanique en caoutchouc que madame m'a fait mettre dans sa tournure. Chaque fois qu'on pressait dessus, cela faisait couingue.

A ces mots, Gaston partit d'un formidable éclat de rire, mais un rire fou qu'il ne parvenait pas à calmer.

—Non... c'est trop fort... c'est trop fort... balbutiait-il.

—Mais quoi... quoi donc ? Parlez-vous, criait la belle-maman outrée.

—Au lieu du... coussinet... Marceline... a mis dans la tournure... le jouet destiné à Bébé, qui arrive demain... la poire en caoutchouc que m'a vendue le camelot... la dernière nouveauté de Paris...

Mme de la Cocardière, à ces mots, fut prise d'une crise de nerfs. Tout s'expliquait. On retrouva le coussinet à la place où la belle-maman l'avait déposé, et le jouet brisé fut extrait de la tournure où Marceline l'avait si malheureusement enfoui. Dès le lendemain, le *Mémorial de Tours* racontait l'amusante historiette, qui fit rire la ville entière durant huit jours.

Depuis lors, Mme de la Cocardière a cessé d'aller dans le monde, à la grande joie de son gendre.

SYLVIVUS.

La cour impériale de Russie est composée de dames attachées au service de l'Empereur et de l'Impératrice, ainsi que du personnel au service des grands ducs et grandes-duchesses (petite cour), et des employés de divers bureaux et administrations de la cour.

Le chef de toute cette administration, qui est une des plus compliquées, c'est M. le comte Woroutsov-Dachkof, ministre de la cour impériale Gentilhomme parfait honoré de l'amitié particulière de l'empereur, pour lequel il serait heureux de verser son sang jusqu'à la dernière goutte, le comte Woroutsov-Dachkof est le type du grand seigneur russe jusqu'à la moëlle des os. Il a su russifier petit à petit une administration qui n'était, jusqu'à l'avènement d'Alexandre III, qu'une colonie allemande dans le palais des Tsars russes. Dévoué à l'Empereur et d'une intégrité à toute épreuve, le ministre de la cour est admirablement secondé dans ses efforts d'épuration de la cour par madame la comtesse Woroutsov.

Il n'y a pas de cour en Europe où le service soit si varié, le personnel si nombreux et hiérarchie si compliquée que dans celle de Russie.

La nomenclature seule des grandes et des petites charges au service de la cour suffit à donner une idée du grand nombre d'étapes qu'un jeune ambitieux peut avoir à traverser avant d'atteindre à l'une des grandes charges, ce *pium desideratum* de tout gentilhomme russe qui se voue au service de la cour.

Les charges du grand maréchal de la cour du grand chambellan, du grand maître de la cour, occupent, après le ministre de la cour, le sommet de la pyramide ; après viennent celles de grand échanson, de grand écuyer tranchant, de grand écuyer et de grand veneur. Ce sont les grandes charges de la cour, presque tous les titulaires étant des fonctionnaires d'Etat de 2e classe. Ceux de 3e et de 4e classe occupent les charges de maréchal de la cour, grand maître des cérémonies, maître de la cour, chambellan, écuyer et veneur de la cour. Puis viennent les maîtres de cérémonies, les gentilshommes de la chambre, les fourriers de la chambre, les maîtres des équipages de la cour, qui forment avec les fonctions d'échansons, de fourrier de la cour, etc., les charges inférieures de la cour impériale.

Le personnel féminin de la cour est moins compliqué. La grande cour, c'est-à-dire celle de l'impératrice, est composée d'une grande maîtresse de la cour, de plusieurs dames d'honneur, ou dames d'Etat, toutes ornées du portrait de l'impératrice, qu'elles portent comme une décoration sur la poitrine, d'un nombre assez restreint de demoiselles d'honneur à portrait, et d'un grand nombre de demoiselles d'honneur.

Les petites cours, c'est-à-dire celles des grandes duchesses, sont formées chacune d'une maîtresse de la cour, d'un nombre restreint de dames d'honneur et d'un certain nombre de demoiselles d'honneur.

## LE CLERGÉ RUSSE

Le clergé russe se recrute parmi les élèves des séminaires et des écoles supérieures ou académies théologiques, comme on les appelle en Russie. Il y a un séminaire dans chaque diocèse, et quant aux académies théologiques, il n'en existe que quatre dans tout l'empire : à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kiew et à Kasan. Pour être ordonné prêtre, il faut avoir achevé le cours complet des études de séminaire avec le grade de bachelier en théologie. Les académies servent ordinairement de pépinières aux hautes dignités ecclésiastiques ; c'est pourquoi la plupart des étudiants se vouent à la vie monacale. La vie de famille qu'il mène, au milieu de ses ouailles, contribue à resserrer davantage les liens moraux qui existent entre le curé et ses paroissiens. Habitué à considérer ses ouailles comme

ses frères et enfants, et sachant d'avance qu'il est voué à passer sa vie au milieu d'eux, sans attendre ni avancement ni transmutation d'une paroisse à une autre plus riche, le prêtre russe s'acclimate tellement au milieu où il vit, qu'il finit, dans les paroisses rurales, par partager les travaux champêtres de ses ouailles. Ayant appris au séminaire les premières notions de médecine, le prêtre se voit souvent appelé à rendre des services de tout genre aux paysans. Modeste et n'aspirant pas à changer ses conditions de vie, il est le premier défenseur et ami de ses ouailles. Aussi voit-on ordinairement les paysans recourir, avant de s'adresser aux tribunaux, à leur curé, qui remplit bien souvent auprès d'eux les attributions d'arbitre sans appel. Le prêtre des campagnes est investi en même temps des fonctions d'inspecteur dans les écoles primaires, ce qui tend avant tout à rendre plus de force et d'importance à l'instruction religieuse et à l'éducation morale du peuple russe.

## LE SOLDAT RUSSE

Doux, comme tous les Russes, le soldat est affectueux, prévoyant et plein de compassion pour les misères de ses ennemis.

En 1849, pendant la campagne de Hongrie, un régiment russe traversait un village hongrois incendié par des soldats autrichiens qui y avaient passé la veille. Au milieu de toutes les ruines encore fumantes, un seul édifice à demi consumé reste encore debout : c'est le clocher d'une église catholique surmonté d'une croix encore intacte. Le régiment s'arrête, les hommes font le signe de croix, et tout à coup, sur une observation faite par un vieux grognard, chacun met la main au gousset, et les pièces de cuivre pleuvent dans le casque d'un sergent. Ce sont les soldats du régiment qui se cotisent pour venir en aide aux chrétiens habitant ce village et pour la restauration de leur église. Quelques centaines de roubles décuplés par l'offrande des officiers furent envoyés au nom du régiment russe aux autorités administratives de ce village.

A ses officiers, qu'il considère comme représentants de l'autorité paternelle, il obéit sans arrière-pensée. Dans l'armée comme dans la nation, la base de l'édifice, ce sont l'autorité et l'attachement fraternel. Les égaux ne s'appellent-ils pas entre eux, dans l'armée comme dans le peuple, frères, — et le chef, en s'adressant à ses soldats, ne leur donne-t-il pas le nom d'enfants (réliata) ?

Cette qualité du soldat russe de généraliser toujours l'idée de la famille et de considérer son pays tout entier, ainsi que l'armée, comme une grande famille dont le père est le Tsar, explique mieux que toute autre considération la discipline inébranlable qui règne dans l'armée russe. La discipline pour le soldat russe, c'est le sentiment du devoir le plus saint, dégage toutefois de cette raideur qui caractérise les rapports entre les soldats et les officiers de l'armée allemande. De là cette

cordialité dans les rapports entre officiers et soldats, entre chefs et subalternes, qui, sans nuire à la discipline, entretient dans l'armée cette fraternité qui fait la force de l'armée russe.

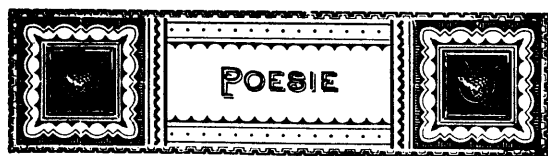
Obéissant à ses chefs par conscience du devoir, le soldat russe rehausse cette qualité par sa force de résistance physique et morale poussée jusqu'à l'abnégation, dont les preuves abondent dans les annales de l'armée russe. N'a-t-on pas vu, en 1837, lors de l'incendie du Palais d'Hiver, un soldat russe persister à rester en faction dans une salle à demi consumée par les flammes, jusqu'à ce qu'on vint le relever dans sa consigne ?

Comte PAUL VASIL.

## Dialogue épistolaire.

— Cher éditeur, veuillez lire attentivement le poème ci-inclus et me dire votre avis sincère pendant que je suis encore dans le feu de la composition.

— Cher poète, ce n'est pas le feu qu'il faut mettre dans la composition, c'est la composition qu'il faut mettre dans le feu.



### POESIE

#### PROTRAIT

La plus délicate des roses  
Est, à coup sûr, la rose thé,  
Son bouton aux feuilles mi-closes  
De carmin à peine est teinté ;

On dirait une rose blanche  
Qu'aurait fait rougir de pudeur,  
En la lutinant sur la branche,  
Un papillon trop plein d'ardeur.

Son tissu rose et diaphane  
De la chair a le velouté ;  
Auprès, tout incarnat se fane  
Ou prend de la vulgarité !

Comme un teint aristocratique  
Noircit les fronts bruns de soleil,  
De ses sœurs elle rend rustique  
Le coloris chaud et vermeil.

Mais, si votre main qui s'en joue  
A quelque bal, pour son parfum,  
La rapproche de votre joue,  
Son frais éclat devient commun.

Il n'est pas de rose assez tendre  
Sur la palette du printemps,  
Madame, pour oser prétendre  
Lutter contre vos dix-sept ans.

La peau, mieux que le pétale,<sup>1</sup>  
Et le sang pur d'un noble cœur  
Qui sur la jeunesse s'étale  
De toutes les roses est vainqueur !

THÉOPHILE GAUTIER.

#### NOTES DE VOYAGE

Valleyfield, *hôtel Larocque*, 17 août 1890.

Il pleut, c'est chose fort ennuyeuse surtout à la campagne, mais enfin nous nous en consolons, pour la raison que cela va nous permettre de coucher sur le papier les diverses impressions que laissera chez nous notre séjour à Valleyfield.

Il est bien vrai que ce contretemps nous force de remettre, à un prochain voyage, une excursion projetée dans les îles des environs, mais il faut en prendre son parti. D'ailleurs, des fenêtres de notre hôtel, qui s'élève au bord du canal de Beauharnois, nous pouvons embrasser un des plus jolis coups d'œil.

Sans nous déranger, nous voyons passer tous les bons habitants de cette petite ville, qui se rendent aux exercices de piété, car c'est aujourd'hui dimanche, et la rue Victoria que momentanément nous habitons, est la grande voie centrale, quelque peu la rue St-Laurent de Montréal. C'est aussi la grande artère dans laquelle viennent déboucher toutes les autres rues conduisant vers l'intérieur. La promenade sur cette rue est très plaisante, car elle suit le canal et on y rencontre tout le public promeneur.

Si nous reportons nos yeux au-delà du canal, nous voyons vis-à-vis la partie ouest de Valleyfield, qui est bien bâtie. C'est là où se trouvent toutes les manufactures. La première qui frappe nos regards est la filature de coton, haute et massive construction en pierre, flanquée de tours, qui lui donne l'apparence d'un château du moyen-âge. Tout à côté, on remarque la fabrique de papier, appartenant à M. Buntin, riche capitaliste auquel Valleyfield doit une grande partie de sa prospérité. Ces manufactures, ainsi que les autres groupées autour d'elles, se servent d'un *pouvoir d'eau* admirable, obtenu par des travaux hydrauliques faits entre une île située vis-à-vis Valleyfield et ce dernier endroit, et qui assure une chute d'eau de treize pieds. Une large et belle chaussée relie cette île à la terre ferme. Cette chaussée et le terrassement du canal, du côté opposé, forment une baie qui est le *havre* de Valleyfield.

L'édifice de l'aqueduc ainsi que celui de la lumière électrique s'élèvent sur le bord de cette chaussée dont nous venons de parler ; toutes leurs

machines sont mises en mouvement par la chute d'eau artificielle. L'eau fournie à la ville vient du lac St-François et est soigneusement filtrée par un long circuit fait dans un canal construit suivant les règles de l'art. Aussi l'eau est-elle très pure. Pour l'électricité, on se sert de lampes incandescentes du système Edison. Ces deux édifices que nous avons visité et sur lesquels nous avons obtenu beaucoup de renseignements, nous ont paru on ne peut plus parfaits.

Hier soir, nous avons parcouru les principales rues de la ville, afin de nous donner une idée du commerce ; nous avons remarqué partout beaucoup d'animation, surtout sur la rue Victoria, où se trouvent plusieurs magasins appartenant, pour la plupart, à des Canadiens-français. Ses nombreuses usines et sa position sur le bord du lac St-François, d'ailleurs, assure à Valleyfield un bel avenir. Il y a deux ans, le gouvernement y a établi un bureau des douanes, et M. Danis, son digne représentant auquel nous avons eu le plaisir d'être introduit, a bien voulu nous dire que, l'an dernier seulement, il avait été perçu pour au-delà de \$10,000 de droits.

L'hôtel de ville, qui sert en même temps de marché public, est une jolie construction en pierre. A quelque distance en arrière, se trouve le poste conjoint des pompiers et de la police. On y remarque une pompe à vapeur (Clapp et Jones) et un dévidoir.

En revenant, nous avons beaucoup admiré l'église paroissiale, dédiée à Ste-Cécile, qui est un très bel édifice en pierre à bosse, et dont les plans ont été faits par MM. Perrault et Mesnard, de Montréal. L'intérieur, dans laquelle la lumière vient à flot par les verrières placées sur les côtés, est délicatement décorée.

A droite de l'église, se trouve le couvent des sœurs de Jésus-Marie, et à gauche, le presbytère ; ce sont deux belles et spacieuses bâtisses construites dans le même genre que l'église.

Le collège, qui se trouve sur la même ligne des édifices que nous venons de nommer, est une ancienne maison peu remarquable. On se propose de la démolir pour en reconstruire une plus belle.

Les bonnes sœurs de la Providence de Montréal, qui font tant de bien partout où elles passent, ont ici une maison de leur ordre.

Valleyfield, avant son incorporation, portait le nom de Ste-Cécile, qui est la patronne de son église paroissiale. Lorsqu'il s'est agi de son incorporation, on se divisa en deux camps, quant au nouveau nom à donner à l'endroit ; les uns voulant lui faire porter celui de Salaberry et les autres celui de Valleyfield. Pour contenter tout le monde, on donna à la place le nom de Salaberry de Valleyfield.

La population, qui est d'environ six mille âmes, est presque toute d'origine française. Elle occupe les deux côtés du canal. Les Anglais habitent en général un quartier spécial situé sur l'île relié à la terre ferme dont nous avons déjà parlé. Ils ont une église bâtie auprès.

Si Valleyfield était plus connue du public des touristes, il n'y a pas de doute qu'un grand nombre irait y passer au moins quelques jours pendant la belle saison. Car cette petite ville est très gaie et on ne peut mieux placée pour distraire les voyageurs ; elle s'étend non loin d'un beau lac et possède plusieurs îles dont les alentours sont très poissonneux.

Pendant notre séjour à Valleyfield, nous avons eu le plaisir de faire la connaissance de M. Desaulniers, avocat, frère de notre distingué confrère, M. Gonzalve Desaulniers, rédacteur du *National*, et de M. Denault, maître du havre de Valleyfield. Nous nous permettrons une petite indiscretion—dont nous demandons d'avance pardon à qui de droit—en disant que la douce et sympathique "Marguerita," et le jeune et fécond écrivain "Jules Saint-Elme," collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, sont tout deux membres de la famille de M. Denault.

\*\*

En bateau, le 18 août.

Pour venir à Valleyfield, le 16, nous avons pris le convoi du Grand-Tronc partant à midi de Montréal et se rendant à Lachine. De là, nous avons

fait le trajet jusqu'au lieu de notre destination à bord du *Passport*. Il y avait peu de passagers et la plupart américains. Nous sommes arrivés à Valleyfield à cinq heures et demie.

Pour revenir à Montréal, nous devons faire tout le parcours en bateau, et à bord du *Garnet*. Il est sept heures, le capitaine donne l'ordre du départ. Cette fois il y a beaucoup de monde à bord du bateau.

Aussitôt que nous eûmes dépassé la longue langue de terre qui protège l'entrée du canal, nous tombons dans le lac Saint-François, belle étendue d'eau ayant à peu près la forme d'un cercle. A gauche, dans l'intérieur des terres, nous distinguons d'abord le clocher de l'église de Saint-Stanislas, puis celui de Sainte-Barbe. Plus loin, Port Lewis. Du côté opposé, nous voyons en premier lieu la Pointe-Mouillée, ainsi nommée en raison de plusieurs arbres qui s'avancent en ligne jusque dans l'eau du lac. Après cela, nous dépassons Coteau-Landing, Coteau-du-Lac, deux petits villages dont la fondation date déjà de loin mais qui ont peu prospéré. Vis-à-vis Coteau-du-Lac s'élève le magnifique pont construit par la compagnie du chemin de fer Atlantic.

Après un court relai à Coteau-du-Lac pour permettre de prendre quelques passagers, nous continuons notre route. Le trajet, à partir de là, est très joli. Nous côtoyons plusieurs belles îles, dont les frais ombrages invitent le voyageur à aller s'y reposer. Fréchette, à leur vue, trouverait un long poème. Au pied de ces îles, l'eau est fort agitée ; ce n'est presque continuellement que des cascades ou *rapides*, mot vulgaire qui peint bien la vivacité du courant. Les plus remarquables sont celles des Bouleaux (les Cèdres), et celles de Saint-Timothée. Elles sont très belles. Et le bateau qui est petit oscille comme une frêle embarcation, en les trasant.

Après avoir relâché à Saint-Timothée, nous continuons notre route vers Montréal, en passant devant Beauharnois et l'île Perrot. L'île Perrot—qu'on nous permet de nommer—appartenu autrefois, sous la domination française, à M. Perrot, ancien gouverneur de Montréal et l'un de ses meilleurs citoyens. Cette île lui avait été donnée en récompense de ses services à la cause du roi.

A midi, nous sommes à Lachine, et une heure plus tard à Montréal. Nous voilà donc revenu dans notre cher ville après un charmant voyage qui ne nous a laissé qu'un regret : celui d'avoir été trop court.

G. H. Dumont



#### UNE SOUBRETTE SOUS LOUIS XV

Le talent de M. Monginet est un de ceux que nos lecteurs ont eu souvent occasion d'apprécier, par les reproductions que nous avons, à maintes reprises, publiées de ses tableaux. Celui que nous donnons aujourd'hui est assurément un des plus charmants par le sujet en même temps qu'un des plus séduisants par l'exécution qu'il ait jamais exposés. Le burin de Mme Simon tout souple et exercé qu'il soit, n'a pu rendre naturellement toute la saveur de l'œuvre originale, et particulièrement le charme et l'éclat de la couleur.

Cependant notre planche permet de se faire une idée exacte du dessin ferme et délicat, de l'agrément de la grâce sans mièvrerie ni mollesse de cette figure toute moderne sous ses pimpants atours d'autrefois.

#### SAINTE ANNE DE LA POINTE-AU-PÈRE

La Pointe-au-Père avait, il y a un demi-siècle, une renommée qui s'étendait sur toute la rive sud du fleuve Saint-Laurent. Cette petite paroisse était le rendez-vous de tous les pilotes du bas du



fleuve. Les vieux parlent encore des *fricots* vraiment dignes de Gamache qui s'y donnaient tous les dimanches soirs que le bon Dieu amenait.

Aujourd'hui, tout est bien changé. Aux chansons de table ont succédé les cantiques à sainte Anne.

L'établissement du pèlerinage date à peine de 1873, et cependant plus de douze mille pèlerins viennent tous les ans visiter le sanctuaire de la thaumaturge. L'église, située à deux milles de la gare du chemin de fer Intercolonial, est un magnifique édifice dont l'intérieur vient d'être peinturé à fresque.

Tous les avantages possibles sont offerts aux nombreux pèlerins qui vont visiter le sanctuaire de Sainte-Anne de la Pointe-au-Père : maisons de pension confortables, magasins, etc., etc.

Le curé actuel de Sainte-Anne de la Pointe-au-Père est le digne continuateur de l'œuvre de M. Majoric Bolduc, premier curé de cette paroisse. Sous son habile direction, le pèlerinage de la Pointe-au-Père prendra un nouvel essor et la dévotion à sainte Anne se répandra de plus en plus dans le grand et beau diocèse de Rimouski.

#### UNE EXÉCUTION PAR L'ÉLECTRICITÉ

New-York a eu la première exécution par l'électricité ; ce sera probablement la dernière.

A six heures trente-huit minutes, la porte de la chambre d'exécution s'ouvrit. La figure du gardien Durston apparut.

Derrière lui, on voyait un petit homme à larges épaules, très barbu, les cheveux soigneusement arrangés et revêtu d'un complet tout neuf. C'était Kemmler, l'homme qu'on allait exécuter. Le chapelain le suivait.

Kemmler était certainement le moins ému des trois. Il ne regarda pas dans la chambre avec un intérêt particulier, mais il eut un moment d'hésitation quand on ferma la porte derrière lui.

"Voulez-vous me donner une chaise ?" dit Kemmler brièvement.

Le gardien lui donna une chaise en bois qu'il plaça devant et un peu à droite du fauteuil d'exécution et en face des vingt sept témoins rassemblés dans la petite chambre. Kemmler s'assit tranquillement, regarda autour de lui, en haut, en bas, sans montrer de crainte ou un intérêt quelconque. Il semblait qu'il n'était pas mécontent d'être pour le moment un sujet d'intérêt.

"Maintenant, messieurs, dit le gardien, cet homme est William Kemmler. Je lui ai dit qu'il allait mourir et que, s'il avait quelque chose à dire, il devait le dire."

Kemmler, qui parut avoir préparé un discours, dit :

"Bien ; je souhaite toute espèce de chance à chacun en ce bas monde. Pour moi, je pense aller en un bon endroit. Les journaux ont dit un tas de choses qui ne sont pas, c'est tout ce que j'ai à dire."

Kemmler tourna le dos au jury, ôta son habit et le remit au gardien. Son pantalon avait été coupé dans le bas du dos, pour laisser voir la base de l'épine dorsale.

Alors Kemmler marcha dans la direction de la porte et commença à déboutonner son gilet. Le gardien Durston lui dit qu'il n'était pas nécessaire de quitter son gilet. Kemmler se reboutonna tranquillement.

"Ne vous troublez pas, dit le gardien à Kemmler, qui était très calme d'ailleurs, le plus calme de tous les assistants."

Kemmler s'assit alors dans la chaise électrique aussi tranquillement que s'il se fût agi de s'asseoir pour dîner.

On commença aussitôt à ajuster les courroies autour du corps de Kemmler, qui offrait ses bras lui-même.

Quand les courroies furent arrangées, Kemmler dit :

"Gardien, prenez votre temps. Ne vous pressez pas. Assurez-vous que tout est bien prêt."

Alors le gardien mit sa main sur la tête de Kemmler et la fixa contre la bande de cuivre qui garnissait le dos de la chaise. Kemmler dit à haute voix :

"C'est bien ; je vous souhaite à tous bonne chance."

Le shérif Vieling abaissa le casque de cuivre qui pressa l'éponge contre le sommet de la tête.

"Je vous assure, dit Kemmler, que vous pourriez presser davantage.

On fit ce qu'il disait.

Le gardien Durston prit les courroies qui devaient fixer la tête de Kemmler. Pendant l'opération, le docteur Spitzka dit :

"Dieu vous bénisse, Kemmler."

—Merci, répondit le condamné."

Le courrage de Kemmler était merveilleux. Il était aussi calme, assis dans le terrible fauteuil, qu'avant d'entrer dans la chambre.

Le docteur Spitzka, répondant à une question du gardien-geôlier, dit que tout était prêt.

"Prêt, répéta Durston, en ajoutant : Adieu !"

Durston alla vers la porte, l'entr'ouvrit, et dit à quelqu'un qui se trouvait dans une pièce voisine :

"Tout est prêt."

Le courant électrique fut alors établi. Le corps sursauta violemment et les membres se contractèrent. Les muscles du visage exprimaient la souffrance ; mais on n'entendit pas un cri. Le corps resta dix-sept secondes dans une position rigide.

Le jury et les témoins, se levant à ce moment, se précipitèrent et entourèrent la chaise électrique.

Le docteur Spitzka, à la deuxième seconde, ordonna d'interrompre le courant électrique.

"Il est mort ! dit le docteur Spitzka.

—Oh ! oui, il est mort, répéta le docteur MacDonald avec assurance."

Le reste des assistants était du même avis. Personne ne doutait de la mort de Kemmler.

Le docteur Spitzka attira l'attention sur le nez tiré, ce qui était une preuve de la mort.

Personne ne contestait.

"Enlevez le casque, dit le docteur ; on peut porter le corps à l'hôpital."

Le docteur Buch, qui examinait le corps de près, attira l'attention du docteur Spitzka sur un point rouge sur la main. On y voyait quelques gouttes de sang.

"Qu'on rétablisse le courant, cria le docteur, Kemmler n'est pas mort !"

Mais le courant ne put de suite être rétabli. On vit alors les choses les plus horribles. L'écume coulait des lèvres de Kemmler. Un souffle semblait sortir de la bouche ; la poitrine se soulevait. C'étaient des contorsions horribles.

Quand le courant fut rétabli, on vit s'élever du corps une vapeur blanche avec une odeur épouvantable. Le corps brûlait. On cria qu'il fallait interrompre le courant. Le courant fut interrompu, Kemmler était bien mort.

Le bruit de l'exécution se répandit vite dans la ville. L'opinion générale est que cette exécution a été une scène brutale, horrible, qui ne devrait jamais être renouvelée. On demande l'abrogation de la loi de l'exécution par l'électricité.

#### EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

Nous nous faisons un véritable plaisir de porter à la connaissance de nos lecteurs, que l'Exposition des Beaux-Arts, annoncée depuis bientôt un an, vient d'être ouverte à la salle Cavallo, rue St-Dominique.

Elle est vraiment admirable à voir et des plus intéressantes à visiter. Chose à remarquer, elle est presque exclusivement Canadienne-française.

Nous avons beaucoup admiré quantité de magnifiques tableaux ainsi que plusieurs splendides statues. Comme l'un de nos collaborateurs doit s'occuper spécialement de cette exposition, nous ne ferons aujourd'hui aucun commentaire. A plus tard.

Nous invitons cordialement le public à aller visiter cette grandiose exposition. En le faisant, on encouragera une foule d'excellents artistes qui ne demandent que de l'encouragement pour s'assurer une place au soleil.

L'exposition est ouverte le jour et le soir. Que pas un ne manque à l'appel.

#### PRIMES DU MOIS D'AOUT

##### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'AOUT a eu lieu samedi, le 6 septembre, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

1er prix	No.	37,532....	\$50.00
2e prix	No.	41,588....	25.00
3e prix	No.	32,973....	15.00
4e prix	No.	17,109....	10.00
5e prix	No.	44,155....	5.00
6e prix	No.	833....	4.00
7e prix	No.	9,969....	3.00
8e prix	No.	36,086....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

347	10,309	15,078	23,490	30,689	37,729
746	10,641	15,426	24,302	30,871	37,743
1,273	10,665	15,536	24,709	32,705	38,554
1,689	11,318	15,920	25,424	33,614	39,339
1,790	11,630	16,783	25,453	33,799	39,981
2,076	12,135	16,805	25,470	33,902	40,225
2,537	12,627	16,914	25,774	34,275	40,696
2,799	12,705	17,536	25,927	34,843	40,890
3,983	12,924	18,044	26,368	35,246	40,978
4,537	13,622	18,922	26,477	35,271	41,220
5,134	13,946	21,149	28,067	36,032	41,404
6,028	14,018	21,731	28,716	36,512	43,700
6,661	14,730	22,166	28,771	36,676	44,101
7,471	14,970	22,706	28,795	37,446	44,341
7,819	15,013				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AOUT, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

#### JEAN VAUBARON

(Pour la première fois à Montréal)

Tel est le titre du drame qui sera joué lundi le 15 Septembre prochain dans la salle St-Jean-Baptiste, par la "Compagnie Dramatique Française".

Ce drame a été tiré du roman si émouvant de Xavier de Montépin, publié l'année dernière dans le *Monde*.

Que le public s'y rende en foule.

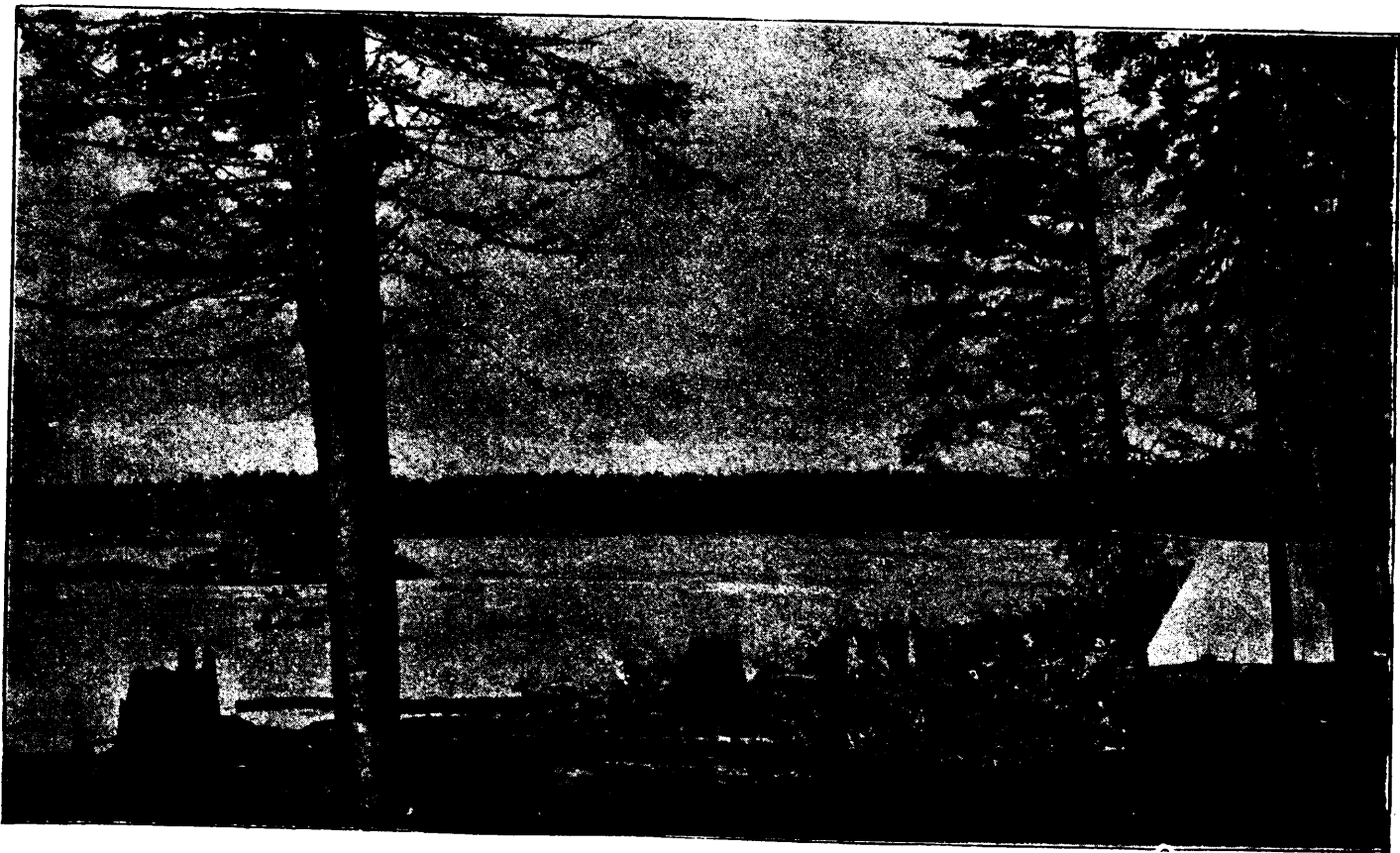
#### BONNES ESPÈCES DE COURAGE

Ayons le courage de payer une dette quand nous avons l'argent en poche. Ayons le courage de nous passer de ce que nous n'avons pas besoin quel qu'en vie qu'aient nos yeux de l'avoir. Ayons le courage de dire ce que nous pensons quand cela est nécessaire, et de nous taire quand la prudence l'exige. Ayons le courage de parler à un ami pauvre, quand bien même nous serions en compagnie d'un autre ami riche et richement vêtu. Ayons le courage d'avouer que nous sommes pauvres, et ôter ainsi à la pauvreté l'un de ses plus sensibles aiguillons. Ayons le courage de dire à un homme pourquoi nous ne voulons pas lui prêter d'argent. Ayons le courage de nous séparer de notre plus agréable ami, si nous sommes convaincus qu'il manque de principe. Un ami devrait supporter les défauts d'un ami, mais point ses vices. Ayons le courage de porter des vieux habits tant que nous ne pouvons en payer un neuf. Ayons le courage d'avouer notre ignorance, plutôt que rechercher une réputation de savoir sous de faux prétextes. Ayez le courage de vous abonner à un bon journal, le MONDE ILLUSTRÉ par exemple, et de le payer d'avance tous les ans.





VUES EXTERIEURE ET INTERIEURE DE L'EGLISE DE STE-ANNE DE LA POINTE-AU-PERE

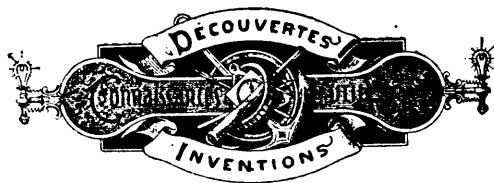


LA RIVIERE DES CHENES (LAC SAINT-JEAN)  
Photographies Livernois.—Photo-gravures Armstrong

A TRAVERS LE CANADA



NEW-YORK — LA PREMIERE EXECUTION PAR L'ELECTRICITE. — DESSIN DE M. PAUL DESTEZ.



PHONOGRAPHE COMPTABLE

**LA VIE HUMAINE.**—D'après un statisticien français, un homme de 50 ans a dormi 6,000 jours, travaillé 6,500 jours, marché 800 jours, s'est amusé 4,000 jours, a mangé 1,500 jours, a été malade 500 jours, etc. Il a mangé 17,000 livres de pain, 16,000 livres de viande, 4,600 de végétaux, œufs et poisson, et a bu 7,000 gallons de liquide tel que eau, thé, café, bière, vin, etc.

**LE CORPS HUMAIN.**—La pesanteur moyenne d'une personne est de 145 livres ; sa grandeur 5 pieds et 7 pouces ; grosseur 36 pouces de circonférence ; le squelette a un pouce plus court qu'une personne vivante, il pèse environ 14 livres, se compose de 240 os. Le corps contient 28 livres de sang. Le cœur est un peu plus gros que le poing et pèse de 9 à 11 onces. La cervelle d'un homme pèse 49 à 50 onces et celle d'une femme 44 à 45 onces. Une personne en bonne santé doit dormir 8 ou 9 heures.

**GRANDS HOMMES.**—GUTTENBERG, né en 1400 inventeur des caractères et des presses à imprimer. Il enrichit le monde et mourut très pauvre en 1468.—DE LA CHAUSSÉE (Pierre Claude Nivelle), Poète et auteur dramatique, né à Paris en 1692, fut reçu à l'Académie le 23 juin 1736, mourut le 14 mars 1754.—MONTGOLFIER, né en 1740, inventeur des ballons, fit sa première ascension en 1783, mourut en 1810.—MAHOMET, né en 570, prophète et conquérant, fondateur de la religion arabe, mourut en 632.

**HAUTEUR DES MONTAGNES.**—Les plus hautes montagnes du monde sont : Le mont Everest, en Asie, a 29,002 pieds de hauteur ; le mont Dhawalagheri, Asie, 28,826 pieds ; le mont Kintchinjunga, Asie, 28,178 pieds ; le mont Chumulari, Asie, 23,946 pieds ; le mont Aconcagua, Amérique du Sud, 24,422 pieds ; le mont Chimborazo, Amérique du Sud, 21,422 pieds ; le mont Elbruz, Europe, 18,514 pieds ; le mont St-Elias, Amérique du Nord, 17,850 pieds ; le volcan Popocatepetl, Amérique du Nord, 17,510 pieds ; le mont Kasbek, Europe, 16,500 pieds ; le mont Blanc, Europe, 15,732 pieds ; le mont Iztacihuatl, Amérique du Nord, 15,705 pieds ; le mont Rosa, Europe, 15,150 pieds ; le mont Cervin, Europe, 14,835 pieds ; le mont Fairwater, Amérique du Nord, 14,500 pieds ; le mont Pikes Peak, Amérique du Nord, 14,000 pieds, et le mont Le Géant, 13,800 pieds.

**TYPEWRITER, MÉCANIGRAPHE ET MACHINÉGRAPHE.**—Je dois des remerciements à mon confrère qui signe : *G. des Chaussers*, pour sa spirituelle critique qui a paru dans le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ. Quand j'ai écrit mon dernier article, le mot *mécanigraphe* était presque inconnu, et c'est pour cette raison que je terminais mes remarques par cette question : "Si quelqu'un a déjà trouvé un mot français pour *typewriter* et que ce mot convienne mieux que celui que nous trouvons, qu'il le laisse savoir."

Maintenant que nous savons que le mot existe, je retire le mien (*machinégraphe*), pour faire place à *mécanigraphe*, qui, comme le dit mon confrère, "rend exactement l'idée et de plus il sonne mieux à l'oreille."

"Du choc des idées jaillit la lumière."

*J. Alcide Chauvin*

M. Patrick Egan, inventeur américain, a imaginé une application nouvelle du phonographe, qui ne manque pas d'originalité. Chaque fois qu'il reçoit une somme, le caissier d'une maison de commerce doit la crier à haute voix dans le cornet d'un phonographe. De la sorte, la vérification des comptes est très simple. En effet, le patron n'a qu'à faire répéter devant lui ce qui a été enregistré sur le cylindre de ce témoin incorruptible et à en faire l'addition. Le total doit coïncider avec la somme en caisse.

\* \* \* \*

## ÉLOIGNER LES MOUCHES

Les personnes sensibles qui reculent devant les moyens radicaux de destruction pour se débarrasser des mouches, nous sauront gré de leur donner un procédé efficace pour les éloigner. Il n'est pas inutile d'ailleurs, comme corollaire des moyens violents, car on arrive jamais à faire disparaître complètement l'ennemi. Il suffit de frotter les objets que l'on veut protéger avec un peu d'huile de laurier. Cette huile coûte peu et son odeur est agréable.

Les bouchers feraient bien d'employer cette recette qui est fort en usage en Suisse. En frottant d'huile de laurier une fois par mois seulement, leurs tables, les portes et les fenêtres de leurs boutiques, pas une mouche n'approcherait de la viande mise en vente.

\* \* \* \*

## REPRODUCTION DU SON DE LA VOIX

D'après la *Revue scientifique*, M. Greene, de Bath (Angleterre), prend un petit morceau de parchemin, qu'il tend comme une peau de tambour et sur lequel il colle un petit miroir de verre argenté.

Un rayon de lumière, passant par un trou d'aiguille, devant lequel est un morceau de talc coloré en vert, vient tomber sur le miroir et va se réfléchir sur une glace sensible, placée à une distance d'un mètre environ.

Quand on parle derrière le tambour porte-miroir, les vibrations produites par le son de la voix sur le diaphragme de parchemin deviennent visibles sur la glace, les différents sons de voix donnant des vibrations bien différentes.

Cette découverte peut avoir des conséquences fort importantes.

\* \* \* \*

## PÂTES À PAPIER AUX SULFITES ET À L'ÉLECTRICITÉ

M. Ch. Kellner est l'inventeur d'un nouveau procédé de fabrication de pâte de bois au bisulfite et à l'électricité.

Des essais répétés ont conduit à ce résultat important, que le traitement électrique du bois ne se fera plus dans des lessiveuses métalliques, mais bien dans des fosses ouvertes, et par suite sans pression. Les fosses sont en maçonnerie de ciment et recouvertes de carreaux en terre cuite.

Avant d'être mis dans les fosses, le bois découpé est trempé dans une dissolution de sel marin ou de sel gemme. Le courant électrique des dynamos traverse la masse ; sous son influence, le sel est décomposé en soude et chlore qui s'accumulent, l'un au pôle négatif et l'autre au pôle positif, et qui agissent comme dissolvant et comme blanchissant. Par le jeu d'un commutateur, on renverse le courant de temps en temps, de façon que les éléments soude et chlore se portent alternativement aux pôles opposés.

Sous les actions successives de ces agents, dit le *Moniteur industriel*, le bois subit une désagrégation et un blanchiment complets tandis que le chlore et de sodium se réforment continuellement.

## INFLUENCE DES ÉBRANLEMENTS DE L'AIR SUR LES CHUTES DE PLUIE

A diverses reprises, des observateurs attentifs ont cru constater que le violent ébranlement de l'air produit par une canonnade peut dissiper le brouillard ou les nuages, et occasionner des chutes de pluie. Il est malheureusement très difficile de faire une étude systématique de ce phénomène, et en attendant que les gouvernements mettent de l'artillerie à la disposition des météorologistes, il faut se borner à relater les faits isolés que le hasard permet d'observer.

Le mardi 25 septembre 1888, des expériences de tir étaient faites par la deuxième division d'artillerie de position suisse. Les batteries étaient disséminées sur les hauteurs qui dominent Flagne, petit village situé à 850 mètres d'altitude et à 8 kilomètres au nord-est de Bienne. Je me trouvais près d'une batterie de quatre mortiers de 12 centimètres, qui devait ouvrir le feu sur une redoute masquée par une forêt, et située à 1800 mètres environ. Les observations au but devaient être faites par un officier caché derrière un monticule, à 300 mètres environ de la redoute.

Trois des mortiers avaient été pointés sur un but auxiliaire, lorsqu'un épais brouillard d'automne commença à s'élever de la vallée, masquant d'abord les buts éloignés, puis la forêt, et enfin les objets les plus rapprochés, jusqu'à 100 mètres ou moins. Le quatrième mortier fut pointé à son tour, à l'aide de mires, et le major donna l'ordre d'ouvrir le feu aussitôt que l'observateur caché apercevrait la redoute. Mais le brouillard loin de se dissiper, augmentait encore, et au dire des paysans devait durer tout le jour. Enfin, vers midi, l'officier commandant la batterie essaya, sans grand espoir de succès du reste, de mettre à profit l'observation dont nous avons parlé. Les mortiers furent chargés avec des cartouches de 500 grammes et tirèrent en tout seize coups, dont huit séparément, et les huit autres en deux salves. Cette canonnade pouvait avoir duré cinq minutes, lorsque tout d'un coup, comme par enchantement, le brouillard se dissipa, découvrant la vallée jusqu'à plus de 3 kilomètres de la batterie. En même temps une petite pluie fine se mit à tomber.

Le feu commença immédiatement de toutes les batteries ; le brouillard ne se montra plus, mais la pluie ne cessa guère de tomber de la journée ; c'était, par moments une violente pluie d'orage, tout à fait insolite dans le Jura à cette époque de l'année. Il ne paraît pas douteux que le tir n'ait eu ce jour-là une influence marquée sur la condensation du brouillard et la chute de la pluie.

## ATTENTION

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Compagnie de la Loterie de la Louisiane, qui d'après la décision de la Cour Supérieure des États-Unis, est un contrat que l'État de la Louisiane et une partie de la constitution de cet État, n'expire que le premier janvier 1895. La législation de la Louisiane qui a été prorogée le 10 juillet cette année, a ordonné qu'en 1892 on soumettra au vote populaire un amendement à la constitution destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'État de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensif. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez : Dr J. Leduc Picaut et Contant, Laviolette et Nelson. Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. [Aussi à vendre partout aux États-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manville, R. I.]

## LE REGIMENT, Feuilleton du "Monde Illustré"



Les ambulanciers avaient pris le corps de Gironde par les pieds et par la tête et l'emportaient vers la voiture.—Page 318, col. 2

## DEUXIEME PARTIE

## CAS DE MORT

(Suite)

—Aviez-vous entendu quelques paroles auparavant qui aient pu vous faire comprendre le sujet de cette querelle ?

—Des paroles vagues et ne prouvant rien, sinon le degré de colère où ils étaient parvenus, le sous-officier traitait le sous-lieutenant de lâche et de misérable.

—Et ce soldat ? fit en tremblant le colonel, désignant son fils.

—Il écoutait ce me semble, essayant de retenir le sous-officier.

—Mais il ment ! il ment ! je le jure, criait Bernard, éperdu.

—Je dis ce que j'ai vu, fit Patoche. Et je n'en ai pas vu et entendu davantage, parce que j'ai deviné que ça allait chauffer ici et que l'officier devant un pareil gaillard aurait besoin d'aide, il est mince et frêle, tandis que le sergent a l'air extrêmement vigoureux. Alors j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru d'une traite jusqu'à ce que j'aie rencontré heureusement un poste de grand-garde et le capitaine qui faisait sa ronde. J'ai tout dit... tout... et nous sommes revenus sur nos pas. Par malheur nous avons eu beau faire diligence, il était trop tard.

—Capitaine, dit le colonel, prenez le nom et l'adresse de cet homme.

—Patoche, rue Saint-Honoré, où je suis avantageusement connu, je ne crains pas de le dire, fit hardiment le gremlin.

Le capitaine prit note du nom et de l'adresse. Et le colonel allait faire conduire Bernard et Jacques au camp lorsqu'un nouvel incident se produisit. Lorsque Marguerite était sortie du pavillon, après la scène violente et douloureuse

qu'elle avait eue avec Gironde et avec Patoche, elle était rentrée aux Aulnaies dans un état d'agitation extrême. Mais au lieu de s'enfermer chez elle tout de suite, elle avait pensé à chercher protection auprès de Marjolaine et elle était allée frapper à la porte de la jeune fille. Celle-ci n'était pas couchée. Elle attendait fiévreuse le résultat de l'entrevue de la comtesse avec les deux hommes. De temps en temps elle se penchait à sa fenêtre ouverte sur le bois d'aulnes et elle regardait. Mais elle ne pouvait distinguer ce qui se passait dans le pavillon ; elle n'apercevait celui-ci que de côté et elle ne pouvait se douter du drame qui s'y accomplissait. Mme de Cheverny le lui raconta dans tous ses détails. Et quand elle eut terminé, Marjolaine la consola.

— C'est fini, dit-elle, jamais plus vous ne les reverrez, ce Patoche est un misérable, mais il a laissé percer à jour son intrigue, il n'osera plus reparaitre. Quant à ce Gironde, il a été entraîné, sans doute, car d'après ce que vous me dites il ne me semble pas qu'il ait le cœur gangrené jusqu'au fond. Il



se repentira celui-là, espérons-le, mais vous l'avez vu aujourd'hui pour la dernière fois.

Marguerite se prit à pleurer :

— Certes, j'ai bien souffert depuis que ce Patoche est revenu jouer ce rôle dans ma vie, mais j'ai eu aussi quelques joies, j'ai cru, ne fût-ce qu'un jour, que Pierre était mon fils, maintenant, je le comprends bien, mon imagination trompait mon cœur, il faut que je renonce à l'espoir de jamais retrouver mon enfant. Il est mort à présent, je ne doute plus.

Marjolaine avait envie de lui crier :

— Mère aveugle ! ton fils est auprès de toi. Pourquoi ton cœur ne ton-t-il pas vers lui ?

Hélas la pauvre femme, privée du fils de Rémondet, avait eu tant besoin de cette affection qui lui manquait, qu'elle s'était un instant attachée à un être indigne. Mais Marjolaine avait promis à Jacques de se taire, aussi longtemps que Jacques jugerait à propos de rester inconnu à sa mère. Ce secret ne lui appartenait pas. C'était celui de Jacques. Elle se tut. Du moins, il ne lui était pas défendu de lui rendre une vague espérance à cette mère. L'espérance, c'est le plus joli cadeau que Dieu nous fait, quand il nous donne la raison.

— Pourquoi maintenant vous désoler mon amie ?

— Hélas !

— Pourquoi désespérer ?

— Je ne veux plus y songer.

— Songez-y, au contraire.

— A quoi bon ?

— Qui sait ? Dieu vous doit une compensation.

— Dieu, dit-elle dans un sanglot, ne s'occupe pas toujours des souffrances des mères ! Elles sont au monde pour aimer et pour souffrir. Il leur a donné un cœur capable de montrer des dévouements innés, de supporter des tortures atroces. Il les a bien partagées, puisque si les larmes sont amères, leurs joies sont divines. Mais c'est le hasard de la vie qui règle la part des unes et la part des autres. Je n'espère plus, je ne peux plus espérer. Gironde a tari en moi la source des consolations intimes qui me venaient d'une espérance, malgré tout, restée au fond de moi-même. Je ne serai jamais consolée.

— Et moi, dit Marjolaine, je vous dis que le bonheur n'est pas perdu pour vous.

Ses yeux brillaient. Il y avait une vibration dans sa voix. Marguerite en fut frappée.

— Pourquoi me dites-vous cela ? fit-elle.

Mais Marjolaine craignant de s'être trop avancée se tut. Leur attention fut distraite, du reste, au même instant par une rumeur qui monta de la cour. On eût dit qu'il y avait là beaucoup de monde. Elles écoutèrent. On ne distinguait aucune des paroles. Le pavillon était trop loin. Cependant la nuit était très calme. Pas de vent dans les aulnes. Le ciel était pur, l'air était doux, presque trop chaud et sans projection d'orage. Marjolaine regarda. Dans les ténèbres, des ombres passaient.

— Ce sont des soldats, sans doute, fit Marjolaine.

— Que viendraient-ils faire à pareille heure ?

— Peut-être un poste, peut-être un poste avancé, venant occuper le château, avant demain. Je crois que nous n'avons pas à nous en préoccuper.

— Non.

Elles se mentaient toutes deux, car elles étaient inquiètes. La lampe allumée dans le petit salon du pavillon projetait une traînée lumineuse fort peu large, sur le gravier de la cour, dans la direction du bois des aulnes. Et de temps en temps, des hommes traversaient cette lumière. Marjolaine s'était remise à la fenêtre et regardait toujours.

— Oui, dit-elle, ce sont bien des soldats. Je viens de voir leurs fusils ! Ils ont même la baïonnette au bout du canon.

— Marjolaine, dit Marguerite tremblante...

— Mon amie ?

— Je suis sûre qu'il se passe là quelque chose d'extraordinaire.

— Qui vous fait croire ?

— La présence de ces soldats.

— Rien de plus naturel, puisque ce château est situé au milieu même de la campagne où se font les manœuvres.

— Vous cherchez à me rassurer et vous tremblez vous-même.

— Je vous assure ! fit la jeune fille qui essayait de rire.

— Si le château avait dû être occupé par la troupe, mon mari m'eût prévenue.

— Peut-être un ordre qui vient d'arriver.

— Ecoutez, mon enfant, j'ai laissé tout à l'heure ces deux hommes en présence dans le pavillon.

— Eh bien ?

— Qui sait ce qui est arrivé ? un malheur, Marjolaine, mon cœur me dit qu'il est arrivé un malheur.

— Il faut aller nous en assurer.

— Tout de suite.

— Courons.

Elles descendirent, traversèrent la cour, mais alors qu'elles étaient encore dans l'ombre du bois, protégées par la nuit, elles s'arrêtèrent. Ah ! comme leur cœur battait en ce moment ! Elles se trouvaient en face du pavillon. Elles ne pouvaient distinguer ce qui s'y passait, ni les personnes qui s'agitaient derrière la fenêtre éclairée. Cependant il leur semblait bien que là aussi étaient des soldats. Et on parlait. Les mots n'arrivaient pas jusqu'à elles, mais le son des voix les frappa, les fit tressaillir. Un homme semblait interroger. C'était la voix du colonel de Cheverny. D'autres voix répondaient, la voix aimée de Bernard, celle de Bernard, celle de Jacques, de temps en temps, une voix inconnue, celle du capitaine amené par Patoche. Puis, en dernier lieu, la voix de Patoche lui-même. Mais jamais Gironde ! Comment Bernard et Jacques étaient-ils là ? Les pauvres femmes se le demandèrent en même temps. Marguerite ignorait que Bernard connût son secret. Elle ne pouvait deviner qu'il avait guetté Patoche et Gironde. Mais Marjolaine, le front mouillé d'une sueur d'épouvante, Marjolaine qui savait Jacques au courant de l'entrevue de sa mère avec les deux hommes, Marjolaine, défaillante, soupçonnait là la terrible vérité ! Elle prit la comtesse par la main.

— Venez, dit-elle, venez, il faut nous assurer.

Elles sortirent de l'ombre du bois et s'avancèrent vers le pavillon. Des soldats gardaient la porte. On ne voulut point les laisser entrer. Elles insistèrent. La comtesse dit son nom :

— Je suis madame de Cheverny. J'ai bien le droit de savoir ce qui se passe dans mon château et pourquoi vous êtes chez moi.

C'était la femme du colonel ; les soldats s'écartèrent. Elle passa, suivie de Marjolaine. Et au moment où Cheverny, se retournant vers le capitaine, allait faire emmener Jacques et Bernard, ainsi que nous l'avons dit, les deux femmes parurent sur le seuil. Là, elles s'arrêtèrent, frappées de terreur, devant le spectacle qui s'offrait à elles. Gironde mort ; le colonel, auprès du cadavre, interrogeant Jacques et Bernard, qui semblaient deux accusés. Les deux frères aperçurent Marjolaine et Marguerite. Un cri leur échappa, cri de douleur, car ils auraient voulu leur épargner la vue de cette scène.

— Ma mère !

— Ma sœur !

Et celui des deux qui avait dit : " Ma sœur ! " ajouta, mentalement, avec une indicible émotion, comme l'autre : " Ma mère ! " Jacques regardait Marguerite sans s'il ne l'avait jamais vue, comme s'il se trouvait devant elle pour la première fois. Et n'était ce pas vraiment la première fois qu'il la voyait ? Jamais il ne l'avait vue ainsi. C'est qu'hier encore, il ne savait pas que Marguerite fut sa mère, tandis que, depuis quelques heures, il n'ignorait plus rien ! Sa mère, tant rêvée, à laquelle il avait tant de fois reporté ses pensées, depuis son très jeune âge, elle était devant lui. Il la dévorait du regard. Son cœur s'élançait vers elle ; il sentait en lui comme un tumulte de tout son être dont elle était la cause. Ses bras se tendaient instinctivement vers cette femme enfin apparue en sa réalité, après avoir été pendant vingt ans une fiction de son imagination. Ses yeux se mouillaient de joie. Et ses lèvres murmuraient, comme pour mieux faire prendre corps au rêve :

— Ma mère ! ma mère !

Bernard comprenait cette émotion intérieure dont la violence se reflétait dans tout le désordre de la physiognomie de Jacques. Il lui pressa le bras, et très bas :

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

Et Jacques, sur le même ton, sans que personne entendit, Jacques répliqua brièvement, alanguissant tout à coup les nerfs détendus, avec un soupir où s'exhalait l'ivresse de sacrifier sa vie de son dévouement, le bonheur de sacrifier sa vie pour elle :

— Oh ! Bernard, je suis infiniment heureux !

Les deux femmes, à la vue du cadavre, s'étaient presque évanouies ; le capitaine et Cheverny s'étaient précipités pour les soutenir ; les avaient fait asseoir. Cheverny était doucement impressionné par l'arrivée subite de Marguerite. Comment lui dire la vérité ? Heureusement, l'accusation de meurtre semblait s'éloigner de Bernard pour se resserrer, au contraire, autour de Jacques. Si cette accusation se confirmait, Bernard était sauvé. Mais c'était la mort du sergent, du sergent aimé de Marjolaine. Et que dire à celle-ci ? Quand Mme de Cheverny eut repris quelque force :

— Georges, dit-elle à son mari, que s'est-il passé ?

— Plus tard, tu sauras tout. Ici maintenant, il m'est impossible de t'expliquer.

— Pourquoi ces soldats entourent-ils Bernard et Jacques.

— Plus tard, dit le colonel, plus tard.

Et pour couper court à la pénible scène qu'il prévoyait, il fit un signe au capitaine qui comprit. Jacques fut mis entre quatre hommes, Bernard entre quatre autres.

— Mon Dieu, dit Marjolaine, on les amène !

Et elle se précipita, affolée, dans les bras de Jacques.

— Jacques, où vas-tu ? Qu'as-tu fait ? que se passe-t-il ? Un mot, Jacques, un mot !

Jacques lui murmura à l'oreille :

— Je t'ordonne de garder pour toi le secret de ma naissance.

Et il parte. Il va sortir. Mme de Cheverny se pend au cou de son fils. Elle aussi est folle. Elle n'a pas le courage de parler. Elle étreint contre son cœur Bernard qui la couvre de baisers et ne lui dit pas un mot. C'est une scène muette, profane des douleurs. Mais Bernard, tout à coup, s'échappe des bras de la pauvre femme. Il lui désigne Jacques, qui déjà est sur le seuil et qui vient de se retourner pour apercevoir le visage aimé de sa mère, de celle qui ne l'aura jamais connu, qui est vraiment perdue pour lui, cette fois, bien vraiment. Et Jacques tressaille jusqu'au fond de son être en écoutant Bernard qui, dans une sublime inspiration de son cœur, s'écrie :

— Mère, ne laisse pas Jacques partir ainsi.

— Mon fils !

— Mère, embrasse-le aussi, mère, je t'en supplie, embrasse-le comme moi, comme tu m'embrasses, mère !

Les soldats qui sont là ne comprennent rien à ce qui se passe, et pourtant cela est si navrant avancée vers Jacques, qui tremble de joie et qui sanglote, le visage inondé de larmes. Le colonel et le capitaine, émus, laissent faire. Marguerite est tout près de Jacques. Elle lui prend la tête entre ses mains fiévreuses ; elle lui fait pencher le front et, sur ce front, elle applique un long et doux baiser maternel. Puis les deux jeunes gens sortent du pavillon. Ils disparaissent dans la nuit, vers le camp. Dans le salon, il ne reste que deux soldats qui vont veiller à ce que personne ne dérange le cadavre jusqu'à l'arrivée de l'officier chargé de l'instruction. Le colonel entraine vers le château Marguerite et Marjolaine qui ont peine à se tenir debout. Il ne veut pas qu'elles restent là plus longtemps. Il a pitié d'elles, mais lui-même fait pitié à voir, tant il est pâle et défait.

## VII

Les soldats sont loin, déjà, dans la campagne déserte. Ils approchent du camp, conduisant les frères prisonniers. Ils passent devant les factionnaires. Les voici en plein bivouac, d'où ils sont partis quelques heures auparavant, ayant encore dans le cœur leurs rêves de gloire, dont l'avenir leur réservait la réalisation, maintenant à jamais, pour l'un des deux évanouis. Tous leurs camarades sont couchés et dorment la tête sur le sac, un

mouchoir roulé autour des oreilles et passant par-dessus le képi. Les couvertures entourent leurs jambes. Les faisceaux se profilent en lignes régulières apparaissant encore, dans la lumière presque éteinte des derniers foyers mourants ; sur un des faisceaux, le drapeau du 145e de ligne. Une grande paix, un grand silence. La nuit douce semble vouloir protéger de ses voiles le sommeil de ces braves gens. Et Jacques passe lentement entre ces groupes d'hommes, pour gagner la tente qui va lui servir de prison. Il pense à Marjolaine, à sa mère ! Il pense aussi à lui-même, à ses rêves si chers ! Instinctivement il tourne la tête et regarde, dans la nuit noire, des choses qu'il ne voit pas. C'est de ce côté-là que le colonel regardait aussi tout à l'heure, quand Fiche-la-Guigne expliquait :

— Vers la frontière.

Elle n'était pas loin la frontière ! quelques lieues seulement. Et Jacques soupire.

— Mon beau rêve, à jamais perdu ! murmure-t-il.

Et comme il s'est arrêté, un soldat lui dit avec douceur, croyant qu'il songe à s'échapper :

— Voyons, sergent, il faut marcher.

Jacques reconnaît la voix, c'est un soldat de sa demi-section.

— C'est toi, Belhomme ?

Il n'en dit pas plus et passivement obéit.

Au château, Cheverny était obligé de rendre compte à Marguerite et à Marjolaine de ce qui s'était passé. C'était une nouvelle épreuve douloureuse, puisqu'après son propre désespoir, il allait être le témoin du désespoir des deux pauvres femmes. Ce fut Mme de Cheverny qui, la première, l'interrogea :

— Georges, dis-moi tout ce que tu sais.

— Hélas ! ce que je sais ne vous satisfera pas, je le crains, car il y a, en tout cela, un mystère que j'ai essayé de percer, mais sans succès.

Et après avoir un moment réfléchi, il leur raconta ce que les deux jeunes gens avaient répondu quand il les interrogeait. Et au fur et à mesure qu'il avançait dans son récit, une pensée égoïste venait au cœur de Marguerite, ainsi qu'elle était venue tout à l'heure au cœur du colonel.

— Mon fils Bernard n'est pas coupable de ce meurtre ! Il est sauvé !

Rien ne lui criait encore, à cette pauvre mère en détresse, que l'autre était son enfant aussi, de sa chair, de son sang, d'elle-même, autant que Bernard. Rien ne lui disait que quel que fût le coupable, quel que fût celui qu'atteindrait l'inexorable châtement attendu, c'était elle que ce châtement frapperait ! Marjolaine, silencieusement, avait écouté le récit du colonel. La jeune fille essayait de démêler les motifs de ce duel, les raisons de ce meurtre. Elle n'avait pas de peine à arriver à la vérité. Jacques avait surpris la scène entre sa mère et les deux complices. Il avait voulu venger sa mère après que celle-ci fut partie, et il était intervenu. Mais le rôle de Bernard, en quoi consistait-il ? Ici, elle démêlait moins la vraisemblance. Bernard mêlé à tout ce drame, c'était Bernard au courant du secret de sa mère ; c'était Bernard ayant appris l'indigne substitution imaginée par Patoche ; c'était Bernard ayant voulu, lui aussi, punir Pierre Gironde.

— Oui, sans doute, murmurait Marjolaine, Bernard a tout appris, tout, excepté peut-être que Jacques est son frère.

Et repensant soudain à ce qui s'était passé tout à l'heure, à la profonde émotion de Bernard, au moment où, Jacques étant emmené par les soldats, il avait prié sa mère de l'embrasser bien fort, de l'embrasser comme elle l'embrassait, lui, Bernard, en repensant à cette scène poignante de désespoir contenu, elle se disait :

— Qui sait si Bernard ne connaît pas le secret tout entier ?

Mais le trouble de Marjolaine n'égalait pas celui de la comtesse. Que de pensées dans sa tête, en une seconde ! De même que Cheverny, elle se demandait :

— Pourquoi, comment Jacques et Bernard étaient-ils là ?

Elle avait laissé Gironde et Patoche en présence. Et tout à coup survenaient Bernard et le sous-officier. Dans quel but ? Elle avait donc été épiée par eux. Soupçonnaient-ils à quelle situation

désespérée Patoche l'avait conduite ? Mais pour cela, il eût fallu être dans la confiance de son triste et lourd passé ! Bernard savait donc ! Elle frémissait de honte et de crainte à cette idée. Et remontant dans les souvenirs de ces derniers et si cruels mois de sa vie écoulés depuis le retour de Patoche, elle se rappelait la grave et triste figure de Bernard un jour qu'elle s'était évanouie, une lettre de Patoche à la main expliquant tout. En reprenant connaissance, elle avait trouvé auprès d'elle Bernard, et la lettre gisait sur le tapis ! L'avait-il lue ? Quelle terreur elle avait ressentie à cette pensée ! Et comme elle le questionnait, voulant savoir, avec quelle profonde émotion il lui avait dit, en l'enveloppant de ses bras :

— Oh ! mère, je ne t'ai jamais tant aimée !

Mais s'il savait, lui, Bernard, que venait faire Jacques en tout cela ! Sa pauvre tête s'y perdit. Elle avait passé, en cette nuit, par tant de crises, qu'elle ne pouvait plus penser. Il y avait du trouble dans ses réflexions, et même, à force de larmes, ses yeux ne voyaient plus. Ce qui l'étonnait, aussi, c'était ce détail du récit fait par le colonel : Jacques et Bernard s'accusant, l'un pour sauver l'autre ! Certes, elle avait vu avec joie, entre les deux jeunes gens, leur amitié naissante, mais voilà que brusquement cette amitié se changeait en un dévouement fraternel. Pourquoi ? Si Jacques n'était pas coupable, comment pouvait-il aimer Bernard au point de perdre, pour le sauver, la vie et l'honneur, plus précieux que la vie ? Et si Bernard n'était pas coupable, à son tour, quelle si puissante affection pour Jacques lui faisait ainsi oublier, en s'accusant, son père, qu'il déshonorait en même temps qu'il se déshonorait lui-même, sa mère réduite au désespoir et qui mourrait des coups qui tueraient son fils, sa sœur Bernerette, si faible et si délicate, dont il n'ignorait pas l'amour et qui allait voir désormais avec horreur dans son frère, jadis chéri, le meurtrier de l'homme qu'elle aimait.

Le colonel laissa Marguerite et Marjolaine pour retourner au camp où, après le drame de cette nuit, sa présence pouvait être nécessaire. Les deux femmes restèrent seules. Mais elles avaient le cœur trop gros, elles étaient trop désespérées pour avoir la force de parler, pour échanger quelques consolations. Elles s'éteignirent silencieusement et rentrèrent chez elles. Bernerette, couchée de bonne heure, ne se doutait encore de rien et ce n'était pas ce qui préoccupait le moins Mme de Cheverny. Comment supporterait-elle une pareille catastrophe ? Elle n'avait plus reparlé de Gironde, depuis qu'elle avait vu que son penchant pour le jeune homme déplaisait à sa mère. Mais celle-ci ne se faisait pas d'illusions : elle voyait clairement que sa fille y pensait toujours. Souvent elle la surprénait pensive, vaguement souriante, comme si elle évoquait quelque gracieux rêve de son imagination. Mais, plus souvent, elle la voyait pleurer, ou essuyer furtivement ses larmes. A qui pensait-elle ? à Gironde. Qui la faisait pleurer ? Sa mère.

Marguerite avait, jadis, assez souffert de son amour pour Rémondet, pour comprendre ce que devait souffrir Bernerette et pour la plaindre. Aussi la nuit qui s'écoula fut-elle bien cruelle.

La comtesse ne dormit pas. Comment ferait-elle, le lendemain, pour cacher la vérité à sa fille ? Comment ferait-elle pour l'empêcher de voir ce cadavre, que la justice allait venir visiter demain, certainement ; que l'on mettrait sur un brancard ou dans une voiture d'ambulance et que l'on transporterait au campement ? Elle aurait beau rester auprès de Bernerette pour essayer de la distraire, l'emmener bien loin, s'il était possible. Un hasard ne la mettrait-elle pas au courant ? Et alors ? Elle tremblait, à cette pensée. Elle savait que, le matin, parfois Bernerette se levait de bonne heure et chaudement vêtue, allait courir au jardin autour des fleurs qu'elle aimait. Il ne fallait pas qu'elle sortit, ce matin là. Et Marguerite écoutait sonner la pendule. Les heures s'écoulaient rapides et lugubres. Elle mit une fois la tête à la fenêtre et regarda du côté du pavillon. L'aube grise commençait à poindre.

Elle put distinguer les deux soldats de faction devant le pavillon où le cadavre de Gironde était étendu ! Il faisait froid. Elle referma la fenêtre. A la fin, dans son extrême fatigue, le sommeil la

gagnait. Elle lutta, ne voulant pas se laisser surprendre, songeant à Bernerette. Mais elle était si abattue que le sommeil fut le plus fort. Elle s'endormit dans son fauteuil, profondément.

Le soleil était levé et Bernerette, matineuse, n'ayant, la pauvre, nul soupçon de ce qui s'était passé en cette nuit dramatique, sortait de chez elle. En septembre les matinées sont déjà fraîches. Elle aimait ces fraîcheurs presque hivernales. Cela la reposait des lourdes chaleurs de la journée de la veille et la préparait aux chaleurs de la journée qui commençait. Elle gagna le jardin, cueillit des fleurs encore froides de la nuit et baignées de rosée glacée. Elle alla jusqu'au bois des Aulnes, s'y promena quelque temps, le traversa et sur l'autre lisière s'arrêta. Toute la belle campagne lorraine s'étalait devant elle, dans sa variété magnifique et sa vigueur de dessin. Le soleil levant chassait les nuages et il éclatait ruisselant dans le ciel d'un bleu pâle, comme un brisier d'argent en fusion. Et cette campagne semblait vivre, ce matin, d'une vie plus intense que d'habitude. Aux chants des oiseaux, que l'automne faisait plus rares déjà, aux mugissements des troupeaux, aux cris des coqs, aux hennissements des chevaux, aux abois des chiens de toutes les fermes environnantes, bruits de tous les jours, se mêlait à cette heure, et seulement pour un matin, une rumeur mystérieuse qui semblait venir de tous les côtés à la fois, réveil de tous ces régiments cantonnés ou bivouaquant aux environs. Des appels de clairons, d'infanterie ou de cavalerie, déchiraient l'air de leurs notes aiguës. Des équipages s'ébranlaient, là-bas, derrière les coteaux, et des roulements sourds, qui faisaient gémir la terre, indiquaient le passage de l'artillerie.

Pour qu'elle conservât son calme d'esprit, Mme de Cheverny n'avait pas prévenu sa fille que le 145e campait aux environs et très près des Aulnaies. Mais Bernerette savait que le régiment était non loin d'elle, quand même, peut-être à quelques lieues, peut-être à quelques kilomètres, et elle pensait que dans ce régiment se trouvait un officier qu'elle aimait et auquel, à Nancy, chez sa mère, la veille du départ, elle avait presque avoué son amour ! Oui, Gironde était là ! Puisque cet amour déplaisait à sa mère, la jeune fille s'était promis de ne jamais plus en reparler. Mais elle le conservait, du moins, précieusement tout au fond de son cœur. Elle y pensait toujours. Et cet amour, au lieu de s'effacer, au lieu de s'éteindre, revivait de lui-même et se réchauffait à son propre foyer.

— Pierre ! murmurait-elle de temps en temps, comme si elle avait voulu donner de la réalité à son rêve, mon Pierre !

Sur la route qui va de Borange aux Aulnaies, elle aperçut tout à coup plusieurs voitures. Il y avait des carrioles, des charrettes de paysans. Elle n'y eût pas autrement prêté d'attention si une voiture d'ambulance, conduite par un soldat ayant un autre soldat sur le siège auprès de lui, n'avait paru prendre le chemin du château. Et cette voiture était suivie de deux gendarmes à cheval, un gendarme et un maréchal des logis, et d'un médecin militaire. Machinalement elle les suivait des yeux. Le chemin bordé de sapins qui dessert particulièrement les Aulnaies tombe sur la route à un kilomètre environ du château. Ce fut ce chemin-là que prit la voiture. Bernerette, à la croix rouge, à la forme de la voiture, avait facilement reconnu les ambulances, mais elle n'avait nulle crainte, nul soupçon. Seulement elle se demanda :

— Pourquoi cette voiture, si tôt au château ?

Car le chemin que la voiture venait de prendre ne conduisait qu'aux Aulnaies. Bernerette traversa le bois des aulnes. Et de l'autre côté, elle aperçut soudain les factionnaires qui gardaient le pavillon. Cela l'étonna. Des soldats au château ? Cela était tout naturel. Mais elle n'avait entendu aucun bruit d'arrivée de troupes dans la nuit. Et pourquoi montaient-ils la garde, ceux-là ? On avait donc établi le poste à cet endroit ? Elle les regardait, amusée, quand le roulement des roues sur le gravier et le bruit de plusieurs chevaux lui firent tourner la tête. C'était la voiture escortée des gendarmes.

— C'est là sans doute, fit le maréchal des logis en désignant le pavillon.

Il descendit de cheval. Le gendarme et le major en firent autant et l'un des deux soldats garda les chevaux pendant que l'autre, le conducteur, faisait tourner la voiture et la présentait de dos au pavillon, prête à recevoir le corps. Alors, dans l'esprit de Bernerette germa la première inquiétude. Il y avait donc là des blessés ? Elle s'approcha et s'informa auprès d'un soldat, les gendarmes étant entrés dans le pavillon avec le major.

—Qu'est-ce donc que vous venez chercher, demanda-t-elle.

—Un officier, mademoiselle.

—Malade.

—Oh ! non.

—Blessé ? Un accident ?

—Oh ! mieux que cela !

—Mort ?

—Oui, tué en duel, à ce qu'il paraît, cette nuit.

—En duel, ici, dans le château de mon père ?

—Ah ! vous êtes la fille du colonel ! fit le militaire curieusement.

Et il fit un salut respectueux et attendit qu'on l'interrogeât.

—Vous vous trompez peut-être ? dit Bernerette.

—Non, mademoiselle, tout le régiment connaît l'histoire.

—Et... quel régiment ?

—Le 145e, qui bivouaque de l'autre côté du bois.

—Le 145e ! Et pourquoi ce duel ?

—Ah ! dame ! voilà ce que nous ne savons pas, nous autres.

—C'est un officier, dites-vous, qui s'est battu avec un autre officier, sans doute ?

—Non, et c'est le plus grave, c'est un sous-officier, un sergent, qui a tué un sous-lieutenant.

—Ce sergent, vous le connaissez ? dit-elle prise de crainte.

—Non.

—Et l'officier ?

—Non plus. Je sais seulement qu'il est officier de réserve. Ça n'empêche pas le cas d'être aussi grave, du reste.

Bernerette avait retenu un cri d'effroi. Sous-lieutenant de réserve ! Elle n'avait entendu que ce mot. Il avait résonné jusqu'au plus profond de son cœur. Un sinistre pressentiment lui serrait le cœur, l'étouffait, la rendait pâle et chance lante. Il y avait là un banc. Elle s'y laissa tomber.

—Cette pauvre petiote, murmura l'ambulancier, si elle savait que son frère est arrêté aussi !

Et tout haut, avec commisération :

—Mademoiselle, vaudrait peut-être mieux ne pas rester là.

—Pourquoi ?

—Parce que ça peut vous faire de la peine de voir un homme mort. Ce n'est pas beau, allez. Vaut mieux ne pas voir !

Elle se raidit.

—Si, je veux rester.

—C'est inutile, pourtant, insistait le brave garçon.

—Non, non, je veux le voir !

—Mademoiselle, je ne peux pas vous commander, vous êtes chez vous.

Elle voulut pénétrer dans le pavillon. Un factionnaire l'en empêcha.

—On ne passe pas.

Elle revint vers l'ambulancier.

—Que font donc ces gendarmes ?

—Ils prennent des notes pour leur rapport, la blessure, la position du cadavre, il faut que le major examine tout cela pour faire, lui aussi, son rapport. Il s'agit du conseil de guerre, voyez vous, mademoiselle. C'est rudement grave. Le sergent écoperait de l'exécution, c'est probable.

—Est-ce que cela durera longtemps ?

—Non. Et même, tenez, c'est fini, car voici le major.

Le chirurgien remonta sur son cheval et partit au trot regagnant le camp, sans plus s'occuper de ce qui allait se passer. Bientôt les gendarmes eux-mêmes sortaient. Le maréchal des logis refermait son carnet, dans lequel il venait de prendre les notes nécessaires à la rédaction de son procès-verbal. Il glissa le carnet dans la poche de sa tunique. Puis, faisant un signe aux ambulanciers :

—Vous pouvez enlever le cadavre. Le major le permet.

Les deux hommes ouvrirent la voiture et pénétrèrent dans le pavillon où ils disparurent pendant quelques secondes. Les gendarmes remontaient à cheval et partaient au galop, après avoir salué Bernerette qui ne les vit et ne leur répondit pas. La jeune fille, le cœur étreint par son angoisse, se tenait devant le pavillon, les yeux fouillant dans cet intérieur, mais sans rien voir. Tout à coup, elle vit ! Les ambulanciers avaient pris le corps de Gironde par les pieds et par la tête et l'emportaient vers la voiture. Elle vit les pieds, d'abord, puis le corps, puis la tête. Et elle poussa un cri rauque et tomba raide. Elle avait reconnu Gironde.

—Allons, bon, firent les hommes en glissant le cadavre dans la voiture, qu'est-ce qui lui prend, à la demoiselle ?

Et l'un d'eux ajouta :

—Je lui avais dit de ne pas rester là.

Ils refermèrent la voiture, grimperent sur le siège, pendant qu'un des soldats qui avaient passé la nuit devant le pavillon allait sonner vigoureusement aux Aulnais. Un domestique accourut.

—C'est la demoiselle qui se trouve faible, dit le fantassin.

Et mettant son fusil sur l'épaule, il courut rejoindre son camarade ; voiture et soldats disparurent aussitôt. Transportée dans son lit Bernerette fut longtemps sans reprendre connaissance. On était allé avertir Mme de Cheverny que l'on avait trouvé profondément endormie dans son fauteuil. Mme de Cheverny était accourue bien vite.

—Voilà ce que je redoutais ! murmura-t-elle. Voilà pourquoi je ne voulais pas dormir !

Quant l'enfant revint à elle, qu'elle eut repris la suite de ses idées, elle considéra sa mère avec une sorte d'épouvante. On eût dit qu'elle la rendait responsable de ce qui s'était passé, que cette mort, c'était sa mère qui en était coupable.

—Ah ! mère ! mère ! dit-elle.

Et elle éclata en sanglots. Marguerite pleurait aussi et lui essuyait doucement ses larmes, ne trouvant rien pour la consoler :

—Ma Bernerette ! ma chère Bernerette !

—Mort ! Pierre est mort ! Ah ! mais je veux savoir ! Je veux savoir ! Comment cela est-il arrivé ? Qui l'a tué ? On m'a dit que c'était en duel ? Pourquoi ? Ah ! mère, je veux que tu ne me caches rien !

—Oh ! ma pauvre enfant ! Si tu m'avais écoutée ! que de chagrins tu te prépares !

—Parle, mère, je le veux. J'ai le droit de savoir. Songe donc, je l'aimais. Je te l'avais dit.

—Chérie, cet homme n'était pas digne de toi.

—Qu'en sais-tu ?

—Je le sais.

—Que lui reproche-t-on ?

—Je ne puis te le dire.

—Tu vois bien, tu vois bien !

Elle pleura silencieusement, s'interrompant toutefois de temps en temps pour dire à voix basse :

—Il est mort ! Il est mort ! ...

Elle eut une crise de nerfs. Quand elle fut plus calme :

—Qui donc l'a tué ?

Il fallait bien le lui dire. Ne l'apprendrait-elle pas tôt au tard !

—Jacques ! dit Marguerite.

Elle parut ne pas comprendre.

—Jacques ? Qui donc ? qui c'est, Jacques ?

—Le frère de Marjolaine.

—Grand Dieu ! La raison de ce duel ?

—On l'ignore.

Elle aimait Gironde d'amour, mais elle avait également pour Jacques une vive et sincère affection. Son cœur était donc déchiré doublement. Et d'une voix altérée, oubliant Pierre un instant pour ne plus penser qu'à l'ami de Bernard.

—Il a tué un officier c'est la mort.

Puis elle fut prise de frissons violents. En même temps, elle avait un accès de toux qui lui brisait la poitrine et lui amenait un peu de sang au coin des lèvres. Marguerite, effrayée de l'état dans lequel elle la voyait, la déshabilla et la porta dans son lit.

Dans les cantonnements et les bivouacs, les salles

de discipline sont remplacées par le poste de discipline, placé en avant du front de bandière, à cent mètres environ, dans un endroit découvert et à proximité de la garde de police. C'était au poste de discipline que Jacques et Bernard avaient été conduits. Il devaient être selon les règlements militaires, remis le lendemain dès le matin à la gendarmerie de Borange, chargée de les écrouer à la prison du quartier général. Deux sentinelles veillaient sur eux. Le colonel avait, la veille, en arrivant au bivouac, fixé le réveil à cinq heures. Etendus par terre, côte à côte, Jacques et Bernard avaient passé la nuit sans dormir. Et de toute la nuit ils ne s'étaient pas dit un mot. Trop de graves et tristes pensées emplissaient leur esprit. Seulement, de temps en temps, se comprenant sans rien se dire, sans doute parce qu'au même moment la même pensée leur venait à tous deux, ils étendaient la main l'un vers l'autre, dans l'obscurité, à tâtons. Leurs mains se rencontraient et se serraient longuement. Une seule fois seulement pendant cette nuit là, ils échangèrent une parole. Ils étaient si immobiles l'un et l'autre, étendus sur le dos, la face vers le ciel étoilé, que chacun des deux fut persuadé que l'autre dormait. Et ils se soulevèrent en même temps.

—Tu dormais ?

—Non. Et toi ?

—Oh ! non, frère.

Ce fut tout. Ils reprirent leur immobilité et leurs rêves.

A cinq heures le clairon de service sonna le réveil. Depuis une demi-heure déjà les cuisiniers étaient levés, avaient allumé les feux et comme, la veille, dans toutes les escouades, les caporaux avaient fait emplir les bidons des campements, ils n'avaient pas eu à courir chercher de l'eau et firent tout de suite bouillir le café. Le café était prêt quand les hommes s'éveillèrent, engourdis par cette nuit à la belle étoile, mais reposés quand même et déjà de belle humeur.

Bientôt le soleil chassa la brume violette de l'aube. C'était l'heure où devant le pavillon, Bernerette se trouvait en face du cadavre de Gironde. Une demi-heure après le réveil, sonna le premier appel de la journée, sans armes, par escouades. Presque aussitôt apparurent sur le front, de bandière, les silhouettes des gendarmes, prévenus par Cheverny, et qui venaient prendre les prisonniers. Un piquet de quatre hommes commandés par le caporal Martin, les escorta jusqu'à Borange. Dans la journée même, ils prenaient le train faisant route pour Châlon-sur-Marne, quartier général du 6e corps où allait se dérouler l'enquête, et où ils allaient passer en conseil de guerre.

*Fin de la deuxième partie.*

## NOUVELLES A LA MAIN

Il vaut mieux avoir une cruche qui soit bonne, qu'une bonne qui soit cruche.

\* \*

—Dis-donc, Barbachou, cette tribune est un puits.

—Pourquoi donc ?

—Parceque, quand un sot descend, un autre monte.

\* \*

Rantono, qui est énorme, sue à grosses gouttes entre deux petites personnes maigres qu'il promène au parc.

—Tiens, lui dit un ami en passant, tu as l'air de nager entre deux os.

\* \*

Jones.—Qu'est-ce que ta femme a dit quand elle t'a vu rentrer à trois heures du matin ?

Smith.—Mon cher petit ami, ça prendrait trois heures, rien que pour t'en conter la moitié.

\* \*

Un filou pincé la main dans la poche de son vest sin, se démenait pour trouver des raisons, des explications, des justifications impossibles.

—Pourquoi tant mentir, lui dit le juge avec bienveillance, n'avez-vous pas pris un avocat ?

**Avis aux mères.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

Le remède de Piso pour les catarrhes est le meilleur, le plus agréable à prendre et le meilleur marché.

**CATARRH**

En vente chez tous les pharmaciens ou expédié affranchi à toute adresse contre paiement de 50 sous par E.T. Hazeltine, Warren, Pa., E.U. de l'A.

*J. Alcide Chausy*  
Architecte  
No 154, Rue St-Catherine,  
Montreal.  
Téléphone Bell 6504.

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
122 rue St-Laurent.

**\$2.25**  
**CHEMISES BLANCHES**  
Devant plissé, pour  
**\$1.25**  
— SIX POUR \$6.75 —

**GUIMOND**  
15 ST-LAURENT  
Chemises sur commande \$1.50



**CHESTER'S CURE!**

Pour la  
L'Asthme  
Bronchites  
Enrouements  
Toux  
Thumes  
Catharre  
Etc., etc

**LE GRAND REMÈDE CANADIEN**

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER**  
461 — rue LaGauchetière, Montréal — 461  
Prix : grande boîte..... \$1.00  
— boîte..... 50

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque semaine. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> décembre et du 1<sup>er</sup> juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr ; Union postale, un an 20 fr ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Unique voie ferrée donnant accès aux magnifiques Plages d'Été et aux Régions Forestières et Agricoles au Nord de Québec.

Magnifiques TERRES A BLE actuellement offertes en vente par le Gouvernement Provincial. Rails d'acier, Ponts en acier et en fer.

Trains Express direction Nord et Sud tous les jours. Taux réduits accordés aux sportsmen.

Voyez notre indicateur.  
ALEX. HARDY,  
Agent général du fret et des passagers.  
J. G. SCOTT,  
Secrétaire et Gérant.

**A. HURTEAU & FRERES**  
MARCHANDS DE BOIS DE CIAGE  
22, rue Sanguinet, Montréal  
Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 106  
Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc  
Téléphone 140

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**  
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro  
**180 — RUE SAINT-JACQUES — 180**  
Edifice de la Banque d'Épargne  
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
Élévateur 4e plancher, Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance  
**NORTHERN OF ENGLAND.**  
Capital..... \$15,000,000  
Fonds accumulés..... 17,106,000  
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA  
**724 NOTRE-DAME, MONTREAL**  
ROB. W. TYRE, Gérant.  
AGENTS POUR LA VILLE  
FLZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

**LE REMÈDE DU PERE MATHIEU!**



*Je vous recommande  
Thurston's*

L'ANTIDOTE DE L'ALCOOL ENFIN TROUVE!  
ENCORE UNE DECOUVERTE!

**LE REMÈDE DU PERE MATHIEU**  
guérit radicalement et promptement l'intempérance et déracine tout désir des liqueurs alcooliques. Le lendemain d'une fête ou de tout abus des liqueurs enivrantes, une seule cuillerée à thé fera disparaître entièrement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur du Foie, ayant une cause autre que l'intempérance.  
Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.

S. LACHANCE, seul propriétaire,  
1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

**MAISONS RECOMMANDEES**

NEW-YORK  
Pension privée : Antoine Jungbluth  
80, Clinton Place, près de la 5e Ave.

RIMOUSKI  
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Prop  
SAINT-HYACINTHE  
Hôtel Yamaska, Perreault, Prop.

RIVIERE-DU-LOUP EN BAS  
HOTEL TALBOT

FRASERVILLE HOTEL  
JOS. DESLAURIERS, Propriétaire  
TROIS-PISTOLES  
HOTEL LAVIGNE

QUEBEC  
Hotel du Lion d'Or, E.-G. BOULÉ & Cie. pr.  
105, Grande Allée, Québec

Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop,  
29, rue du Palais

Magasin du Louvre, COTÉ & FAGUY  
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

PENSION FRECHET  
Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

Librairie-Papeterie, Bert & Tourangeau  
41, rue St-Joseph, St-Roch

CYR. DUQUET  
Horloger, bijoutier, a transporté temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean, vis-à-vis la Caisse d'Économie.

SOREL  
HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop.

N.-D. DE LEVIS  
ELZ. BROCHU, Photographe  
Propriétaire de l'Huile Électrique Maricenne de C. BOURK, N.-D. de Lévis, P.Q.

STE-ANNE DE BEAUPRE  
Post Office Hôtel : LAPOINTE & PARADIS  
Propriétaires

TROIS-RIVIERES  
N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame  
Tapis, Mérinos à Soutanes, etc.

HOTEL DUFRESNE  
JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

MONTREAL  
THE BRITISH CIGAR STORE  
1574, rue Notre-Dame

RESTAURANT OCCIDENTAL  
121, rue Vitré, Montréal

RESTAURANT VICTOR  
594, rue LaGauchetière

CHAUSSURES  
J. D. LATOUR & CIE., 1831, r. Ste-Catherine

Librairie française  
2521, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

HOTEL DU CANADA  
A. C. SABOURIN, propriétaire  
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse  
MONTREAL  
Les lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

HOTEL JACQUES-CARTIER  
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER  
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.  
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

HOTEL RICHELIEU  
ISIDORE DUROCHER & CIE  
MONTREAL  
Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de réouvrir : ces entrées sont maintenant sur la rue Saint-Vincent, et il n'y aura plus de communications par la Place Jacques Cartier.

HOTEL RIENDEAU  
58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER  
Montréal  
Cet hôtel de première classe, qui était autrefois au No 64, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, Place Jacques Cartier.  
Prix très modérés, cuisine française.  
J. RIENDEAU, Propriétaire.

**ANNONCE DE John Murphy & Cie**

**NOUVELLES MARCHANDISES D'AUTOMNE**

ETALAGE CHAQUE JOUR

Nous sommes maintenant occupés dans tous les départements, à recevoir de nouvelles marchandises pour notre commerce d'automne, et afin de défer toute concurrence, nous marquerons toutes les lignes à des prix très bas.

Nous achetons sur tous les marchés du monde, par conséquent, vous trouverez toujours les dernières nouveautés aux prix les plus bas, dans notre magasin.

**DEUX CAISSES DE CHALES**

Nous venons d'exposer deux caisses de chales pesants en laine, que nous avons marqués à très bas prix, afin de les vendre rapidement.

Chales pesants en laine seulement \$1.50  
Bons chales en velours laine de \$1.00.  
Chales en laine cheviot de \$2.35.  
Nous exposons le meilleur assortiment de chales en laine. Prix de \$1.50 à \$20.

**SIX CAISSES DE MANTEAUX**

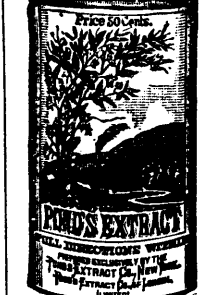
Nous venons d'exposer six caisses de manteaux, les dernières nouveautés de Londres, de Paris et de Berlin.

Gilets les plus nouveaux  
Gilets les plus nouveaux  
Gilets les plus nouveaux  
Gilets les plus nouveaux

Pour vos manteaux venez chez

**JOHN MURPHY & CIE**  
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre  
Au comptant et à un seul prix

**POUR**



Tous les Maux  
Hémorroïdes  
Contusions  
Catarrhes  
Blessures  
Douleurs  
Brûlures  
Toilette  
Intime  
ET LA  
Grippe

**SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT**

Il guérit les  
Engelures  
Enrouements  
Rhumatismes  
Maux d'Yeux  
Hémorrhagies  
Inflammations  
Maux de Gorge

Préparé seulement par la  
**POND'S EXTRACT CO.**  
76 Fifth Avenue  
New York



# Colonne Carsley

## Annnonce de l'Automne

Tous les jours S. Carsley reçoit des plus grandes et des plus célèbres manufactures du monde des quantités immenses de marchandises d'automne. Le public est invité à se présenter de bonne heure.

S. CARSLY.

Nouvelles étoffes à robes d'automne  
Département des fournitures de maisons  
Couvertures de meubles  
Couvertures de meubles

Soie Crue	Tapiserie
Damas	Reps
Brocatelles	Satin
Ramies	Catelines
Etoffe granit	Etoffe oatmeal
Turcomans	Poplins

Etoffes Rayées

Nouvelles marchandises qui arrivent tous les jours pour couvertures de meubles, desins et styles les plus nouveaux.

S. CARSLY.

Choix d'étoffes à robes

Département des fournitures de maisons  
Cretonnes, 7<sup>1</sup>/<sub>2</sub> la verge  
Cretonnes, 9<sup>1</sup>/<sub>2</sub> la verge  
Cretonnes, 10<sup>1</sup>/<sub>2</sub> la verge

Et de tout prix au-dessus de ce chiffre.

Cretonnes reversibles  
Cretonnes reversibles

Simple et double largeur.

Nouvelles cretonnes Françaises  
Nouvelles cretonnes Françaises

Seulement 20c. la verge.

S. CARSLY.

Soies nouvelles

Surahs nouveaux  
Nouveaux brochés de Fantaisie

Nouveaux pongés

Nouvelles soies chinoises

Nouvelles étoffes foulées

Nouvelles serges de Vienne

Nouveaux cachemires français

Nouvelles serges estaman

Nouveaux tartans écossais

Nouveaux costumes de fantaisie

Nouvelles robes françaises

Nouvelles étoffes henrietta

Nouveaux noirs lustrés

Nouveaux mohairs noirs

Nouvelles serges noires

Nouvelles étoffes foulées noires

Nouveaux estamans noirs

Nouvelles étoffes à robe noires

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,  
Qui coudra avec douceur,  
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,  
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages

EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

# S. CARSLY

765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

# LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

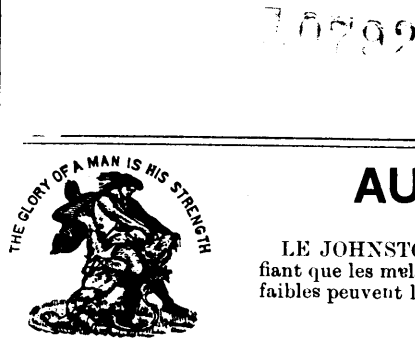
CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889. \$2,025,192.58  
Sécurités pour les assurés. 1,837,296.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Souscription des départs et des polices en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



## AUX MALADES

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF est le meilleur fortifiant que les malades puissent désirer. Les estomacs les plus faibles peuvent le digérer avec facilité.

ESSAYEZ-LE

## DEMENAGEMENT !

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos pratiques et au public en général qu'à cause de la démolition de notre magasin, pour l'élargissement de la rue Notre-Dame, nous avons transporté notre stock au No 2092, rue Notre Dame, plus haut que le carré Charboillez. Nous avons fait d'énormes réductions sur toutes nos marchandises, et nous invitons le public à en profiter.

Grand choix de Hardes Faites pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants. Chemises, Collets, Cols, Corps et Caleçons, Chapeaux, etc., etc. Une visite est sollicitée.

## DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

ARRAPAHOU ou CERES

BAUME DES MONTAGNES VERTES

DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUÉRIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

ARRAPAHOU ou CERES

DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER

429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

LYMAN, FILS & CIE PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

MEDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES. DEPOT CHEZ

RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'oubliez pas de demander les PETITES PILULES POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPESIE. CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE

\$5.000 DE RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES

## TABLIE EN 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tous les jours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collofortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

JONAS' TRIPLE FLAVORING EXTRACT VANILLA

## HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRISOLLES—10 MONTREAL

## SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 centes). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

## Attraction sans precedent

Au-delà d'un million distribué

# L.S.L.

## COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'Intégrité de ses tirages et le paiement exact de ses prix

Attesté comme suit :

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk  
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

## Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS, MARDI, 9 SEPTEMBRE 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$ 20 chaque. Moitié, \$10  
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vintième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$ 500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
200 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAN

999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900

3,134 prix se montant à ..... \$1,054,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitaux ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres institutions adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville comté, rue et numéros.

Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orléans, La ou M. A. DAUPHIN, Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandat émis par toutes les Compagnies d'Express New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK, New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Rappelez-vous que la Cour Suprême des Etats-Unis a décidé que la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, 1897, a expiré que le 1er janvier 1898.